31761 07966604 6

Hus, Mme.
Plutus, rival de l'amour

PQ
1988
H8P55

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/plutusrivaldelam00husm

PLUTUS
RIVAL
DE L'AMOUR.
COMÉDIE.

Par Madame HUS.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Jeudi 2 Septembre 1756.

A PARIS,
Chez PRAULT Fils Libraire, Quai de Conty.
M. D. C. C. LVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ACTEURS.

PLUTUS, *Dieu des Richeſſes.*
MERCURE, *Meſſager des Dieux.*
VENUS, *Reine de Cythére.*
L'AMOUR, *Fils de Venus.*
EUPHROSINE, THALIE, AGLAÉ, } *Graces.*
LA FOLIE.

La Scène eſt à Cythere.

PQ
1988
H8P55

PLUTUS,
RIVAL DE L'AMOUR,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

PLUTUS, MERCURE.

MERCURE.

SOUMIS aux ordres de Plutus, je vole dans ces lieux, prêt à lui obéir.

PLUTUS.

Mercure doit être sûr que Plutus saura récompenser le Dieu qui se charge du soin de ses plaisirs.

MERCURE.

Ne differez-donc pas, Seigneur, de m'instruire. L'Amour, cet enfant de Cythére, lorsque Plutus someille, est toujours éveillé, & son agilité est rivale de la mienne ; par une fléche adroite, il se loge souvent dans un cœur avant que Mercure ait eu le tems d'en approcher.

PLUTUS.

Ton éloquence charmera la beauté, & me rendra bientôt posſesſeur des Graces qui m'enchantent.

MERCURE.

Plutus, tu me mets tous les jours à portée d'avoir de

nouveaux combats avec l'Amour : comme intendant de tes plaisirs, en répandant tes richesses, je triomphe souvent de ce Dieu ; mais je doute que tes trésors puissent séduire les Graces : parées par la nature, elles mépriſent tout autre ornement & l'Amour d'un seul regard étale à leurs yeux plus de charmes qu'elles n'en pourroient jamais découvrir dans l'immensité de tes richesses. Sur la terre, Plutus, ton nom suffit seul pour triompher des Mortelles ; l'ambition maîtrise les ames, elle chasse la délicatesse & le sentiment, & l'or est le seul ressort qui t'en ouvre l'entrée.

PLUTUS.

Je n'ignore pas le pouvoir que j'ai sur la terre ; mais l'Amour est sans cesse sur mon passage, & met obstacle à mon bonheur : moi, je n'éblouis que les yeux ; pour lui il s'empare des cœurs.

MERCURE.

Mais c'est un Phénoméne : quoi ! Plutus recherche de la délicatesse dans le choix de ses plaisirs ! à quelque dégré que soit ton pouvoir, je doute qu'il aille jamais jusqu'au cœur.

PLUTUS.

Si je m'en rapporte à la décision de Mercure, Plutus ne peut tout au plus qu'effleurer les plaisirs ; & de tous les Dieux, c'est celui qui a l'ame la moins sensible.

MERCURE.

Elle se nourrit souvent de vains desirs : enfin le tien dans ce moment est de m'envoyer en ambassade auprès des Graces ; mais, que dois-je leur dire ?

PLUTUS.

Que Plutus est enchanté, & qu'il payeroit de tous ses trésors un seul de leurs regards.

MERCURE.

Si ton bandeau te couvroit les yeux, je te plaindrois, car je sçais que la vûe est la volupté suprême pour les ames délicates ; mais comme tes prétentions sont modestes, je vais exécuter tes ordres.

PLUTUS.

En attendant le moment de mon bonheur, je vais loin de Cithére recevoir l'encens que tous les humains donnent au Dieu des richeſſes : je verrai l'intérêt m'y préſenter plus d'une Belle : ſi par hazard la volupté vient me rendre viſite, je la recevrai à ma table.

MERCURE.

Ah ! tu as raiſon ; c'eſt le ſeul endroit où tu puiſſes lui donner audience.

PLUTUS.

Quelque prévenu que ſoit Mercure, je pourrois lui en donner de plus agréables : mais c'eſt une perfide qui eſt auſſi légére que l'Amour : elle ne quitte toujours dans le moment où je voudrois la fixer près de moi.

MERCURE.

La volupté eſt toujours à la ſuite de Venus & de l'Amour, je la rencontrai plûtôt que toi Mais je vois les Graces Eloigne-toi, ſi tu veux que je m'acquitte de ma commiſſion.

PLUTUS.

Je me retire & me repoſe entierement ſur ton adreſſe ; prepare le moment de ma felicité.

MERCURE *à part.*

Ne bruſquons rien, examinons-les de loin.

SCENE II.

Le Théâtre repréſente dans le fond l'Amour couché ſur un lit de roſes.

LES GRACES, L'AMOUR.

EUPHROSINE.

Que le plaiſir eſt ſéduiſant ! c'eſt lui qui nous conduit ici ; il eſt vrai que l'air qu'on y reſpire eſt délicieux ; mais Aglaé, dites-moi, ſentez-vous en vous-même ce que je ſens en ce moment ? Mon cœur pal-

pite.... Une douce frayeur s'empare de mon ame.

AGLAE'.

Il eſt vrai que ce lieu me paroît enchanté ; je ne ſçais quoi m'attire auprès de ce lit de fleurs. Ah ! c'eſt l'Amour qui les cultive.

THALIE.

Il faut que cela ſoit : car les couleurs en ſont ſi belles, l'odeur en eſt ſi douce & ſi agréable qu'elles me font déſirer de ne jamais ſortir de ce ſéjour. Suivons notre penchant, formons-nous un bouquet ; venez Aglaé, je vais vous donner une roſe ; mais quel eſt cet enfant qui paroît dormir ? Qu'il eſt beau ! Qui ne croiroit pas que Venus lui a donné la naiſſance, lui ſeul peut être le rival de l'Amour.

EUPHROSINE.

Ah ! ma chere Compagne, jamais l'Amour ne me parut ſi dangereux que l'eſt cet enfant à ma vûe.

THALIE.

Je ne crois pas qu'il ſoit autant à craindre que vous le dites. Je vais l'éveiller. Nous l'emmenerons avec nous. Quel plaiſir n'aurons-nous pas à l'élever ; il nous amuſera, il en faut faire l'écho de nos cœurs : je ſuis perſuadée que ſa bouche aura mille graces à repeter ce que pourra lui dicter le ſentiment. Si nous l'élevions ? Voyons un peu quel eſt l'emploi que nous prendrons auprès de lui : car il ne faut pas d'abord l'éfaroucher ; il faut l'inſtruire avec douceur.

EUPHROSINE.

D'accord, pour moi je me charge de lui apprendre à ſe bien exprimer.

AGLAE'.

Mais pour peu que l'expreſſion ſoit agréable, elle paſſe bien vîte à l'ame ; tant qu'il ne ſera qu'enfant, je vous permets de lui parler le langage que vous voudrez, il profitera sûrement, par vos leçons ; & lorſqu'il ſera grand, j'en ferai le confident de mes plaiſirs.

THALIE.

Pour moi, je ne veux l'occuper qu'à ma Toilette : je

lui montrerai à boucler mes cheveux, je laisserai à son goût le choix des fleurs dont il faut les orner, & comme ma Toilette se fait en m'éveillant, je vous le livrerai le reste du jour pour l'instruire.

EUPHROSINE.

C'est-à-dire, que vous vous reservez le droit de lui donner la premiére leçon.

AGLAE'.

Vous avez choisi toutes les deux votre emploi, voici quel sera le mien. Je lui montrerai à jouer des instrumens: je chanterai, il m'accompagnera, & nous formerons ensemble un concert divin.

THALIE.

Le projet est charmant; mais le plaisir viendra peut-être mettre vos ames à l'uniſſon. L'Amour seul entendra vos accords, & triomphera de vos cœurs. Mais cet Enfant s'éveille; examinons un peu quelle sera sa surprise à notre vûe.

L'AMOUR *effrayé.*

Ah! qui que vous soyez, prenez pitié de la frayeur qui m'a saisi. Me promenant ici, au lever de l'Aurore, & parcourant les beautés de ces lieux, ce lit de fleurs s'est présenté à ma vûe; il m'invitoit au repos, je n'ai pû m'en défendre; je me suis couché & me suis endormi: mais au milieu de mon sommeil, j'ai cru entendre la voix de quelques personnes qui se proposoient de m'ôter la liberté, en m'emmenant avec elles: si vous les connoissez, je vous prie de me défendre contre leurs violences: la liberté fait le bonheur de ma vie. Hélas! je crois que je la perds dans ce moment; car quelque chose me dit de vous fuir, & je sens que je ne le puis. J'ai entendu parler de Venus & des Graces; l'on prétend qu'il y a du danger à les voir, & qu'on ne peut les regarder sans les aimer. Ah! vous êtes ces trois Divinités; car je sens à vous voir, un plaisir que je ne puis exprimer.

EUPHROSINE.

Je m'étois proposée à lui apprendre à parler; mais tout Enfant qu'il est, je le crois plus habile que je ne le

ſuis, & dès ce moment même il fait éclore en moi des penſées qui ne m'étoient point encore connues.

AGLAE'.

Vous paroiſſez bien aimable, dites-nous, qui vous êtes ?

L'AMOUR *à part.*

Gardons-nous bien de nous faire connoître : ſi elles venoient à me découvrir, je perdrois la moitié du bonheur que je me propoſe. *Haut.* Il me ſeroit difficile de vous inſtruire ſur l'auteur de ma naiſſance ; quoique je ſois bien jeune, il y a long-tems que je jouis de ma liberté : je ſuis toujours errant & ne me nourris que de douceur ; mais il faut avouer que je n'ai jamais rien vû de ſi touchant que vous. Expliquez-moi pourquoi vous faites naître en moi le déſir de vous ſacrifier cette liberté qui m'eſt ſi précieuſe. Tout à l'heure je voulois fuir & maintenant je déſirerois ne vous quitter jamais : emmenez-moi avec vous, je ſerai tout ce que vous voudrez.

THALIE.

Quoi ! vous chériſſez tant votre liberté, pourriez-vous vous réſoudre à vous rendre notre eſclave ?

L'AMOUR.

L'Amour, eſt, dit-on, l'eſclave de la beauté, & pourquoi ne le ſerois-je pas des Graces ? Vous ne pouvez me tromper : ce ſont vos charmes qui vous décélent à mes yeux.

AGLAE'.

Ah ! qu'il eſt clairvoyant, ſi vous n'êtes point l'Amour, vous êtes aumoins ſon frere ; car vous lui reſſemblez, & quoique vous ne ſoyez point armé d'un carquois, vous n'en êtes peut-être pas moins dangereux.

L'AMOUR.

Hélas ! que vous ai-je fait pour me craindre ? Vous voyez que je ſuis un enfant : ſerois-je capable de vous faire aucun mal ? Mon cœur me dit dans ce moment, que ſa félicité la plus grande ſe borneroit à vous plaire : Eh que ſçait-on ? Peut-être qu'un jour, en ſuivant vos leçons, je contribuerai à vos plaiſirs ! Je me ſens toutes

les

les disposition du monde à faire vos volontés, pourvu qu'à votre tour, vous me donniez aussi la liberté de faire un peu les miennes.

AGLAE'.

Vous avez l'air d'un petit mutin qui feroit plutôt ses volontez que les notres ; ainsi nous ne pouvons nous résoudre à vous garder près de nous.

L'AMOUR.

Est-il permis avec tant de charmes d'être si cruelles : lisez dans mes yeux, ah ! si le désir que vous y voyez pouvoit passer dans votre ame, vous auriez pitié de moi, & vous ne pourriez vous refuser à ma priere.

EUPHROSINE.

Il demande à venir dans notre retraite. Ah ! j'ai grand peur qu'il n'en ait déja trouvé une dans nos cœurs!

THALIE.

Votre idée est singuliere : regardez-le bien, ce n'est qu'un enfant ; au bout du compte, si nous en faisons notre éléve, quand il voudra contrarier nos sentimens, ne sommes-nous pas à portée de le corriger & de nous faire obéir ? S'il fait le mutin, puisqu'il aime tant sa liberté, je l'attacherai près de moi ; & qui plus est, c'est que je veux qu'il forme lui-même la chaine avec laquelle je le tiendrai lié.

L'AMOUR.

De quoi suis-je coupable ? Mes soupirs, mes désirs sont les enfants du goût ; c'est à vos charmes qu'ils doivent leur naissance ; pourquoi sont-ils si séduisants ? Ce sont eux qui font mon crime, & le supplice dont vous me menacés feroit mon bonheur.

EUPHROSINE.

En vérité, il a la grace, la douceur & l'adresse de ce Dieu que nous redoutons, & si nous l'écoutons encore un moment, nous ne pourrons plus lui resister. Sauvons-nous.

L'AMOUR.

C'est en vain qu'elles veulent m'éviter, elles me trouveront toujours sur leurs pas. L'Amour est fait pour triompher des Graces.

SCENE III.

MERCURE ET L'AMOUR.

MERCURE.

AH ! te voilà l'Amour ? D'où vient ce déguiſement ? Eſt-ce que tu es ici en bonne fortune ?

L'AMOUR.

Suis-je obligé de te rendre compte de mes affaires ? Et toi qu'y viens-tu faire ?

MERCURE.

J'y viens de la part d'un Dieu, qui maintenant eſt plus puiſſant que toi. Pour t'emparer d'une Belle, tu es obligé d'attaquer ſon cœur ; Plutus ne prend jamais cette route-là ; en flattant l'amour propre de la Beauté, le ſien l'eſt auſſi. Il ſe contente de la parer des plus riches ornemens ; il la voit toujours dans une perſpective où ſes avides regards ſe nourriſſent du ſeul plaiſir de la contempler.

L'AMOUR.

Il ſied mal à ce Dieu de porter ſes prétentions plus loin. La parure qu'il prête à la beauté n'eſt que ſuperficielle. En m'introduiſant dans ſon ame, j'y porte un flambeau, fais partir de ſes yeux des éclairs qui donnent un nouveau prix à ſes charmes. Ce même feu que je lui prête conſumeroit dans peu le mortel le plus indifférent, ſi pour le ſoulager je n'éteignois bientôt dans ſon cœur cette flâme, pour avoir le plaiſir de la faire naitre dans un autre. Je ſatisfais par-là la legereté de mon goût ; je ſuis le ſouverain des cœurs, & j'établis mon trône dans celui qui me plait le plus.

MERCURE.

Tes traits ſont émouſſés. Aujourd'hui tu bleſſes difficilement, l'on voit pour l'ordinaire plus d'une Belle te réſiſter ; s'il s'en trouve quelqu'une qui ſuccombe, tu

regnes toujours en tyran dans ſon cœur. Ses foibleſſes ſont les lauriers qui couronnent ta victoire, & ſortant du ſein des délices, ſi tu rencontre la Renommée, tu pars avec elle pour en inſtruire tout l'Univers.

L'AMOUR.

Plutus fait le procès à l'Amour ; Mercure eſt ſon Avocat, la beauté ſera le mien, & je ſuis sûr de gagner ma cauſe, preparez le plaidoyer : moi, pendant ce tems-là je vais ſuivre le plaiſir qui m'appelle ; nous ſommes faits l'un pour l'autre ; nous devons mettre à profit tous les momens qui ſe préſentent ; je regrétte ceux que je perds avec toi en vains diſcours. Adieu, fais ta charge, je vais faire la mienne.

SCENE IV.

MERCURE *ſeul.*

LA Beauté, dit-il, prendra ſa défenſe ; je ne ſçais que trop le pouvoir qu'il a ſur elle, mais je crains qu'il ne mette les Graces dans ſon parti : ſi je ne le préviens, elles ne pourront éviter le trait que ce Dieu prépare à leurs cœurs. Irai-je au-devant de leurs pas ? Non, il vaut mieux les attendre icy, le hazard les y conduira peut-être. Il me favoriſe ; je les apperçois.

SCENE V.

MERCURE, LES GRACES.

MERCURE.

OU courez-vous, Belles Nymphes ? Qui peut cauſer le trouble où je vous vois ? Ne ſeroit-ce pas l'Amour ? Il en eſt fort capable ; c'eſt un petit ruſé qui eſt toujours à la chaſſe des cœurs. Si vous lui laiſſez tendre

ſes filets devant vos pas, vous y ſerez priſes au moment où vous y penſerez le moins. Je ſais un moyen pour vous en garantir.

LES GRACES *enſemble.*

Quel eſt-il?

MERCURE.

C'eſt de me ſuivre dans le Palais de Plutus & de la fortune où je vais vous conduire. Ce Dieu charmé de vos appas, empreſſé à vous plaire, préviendra tous vos déſirs. Chacun de vos momens ſera marqué par des plaiſirs nouveaux Tout ce que la nature produit de plus rare & de plus précieux ſera mis à vos pieds, comme l'hommage qui vous eſt dû. La Fortune eſt la Souveraine du monde vous partagerez ſon Empire.

EUPHROSINE.

Des offres ſi brillantes ne flattent pas nos cœurs. L'éclat eſt l'ami du vice; mais la ſimplicité eſt la compagne fidéde la vertu.

AGLAÉ.

Ah! vous avez raiſon. Il eſt dans nos retraites des douceurs que l'on cherchoit envain dans le ſein des richeſſes. Eſt-il rien de comparable à l'onde pure qui coule dans les prairies? Nous y prenons des bains agréables qui ne ſervent qu'à donner un nouvel éclat à nos charmes. La Nature nous feroit des reproches, ſi nous avions recours à l'artifice; mais vous, Mercure, ſous le prétexte de nous ſervir, vous ne cherchez qu'à nous ſurprendre.

MERCURE

Vos ſoupçons ſont injuſtes, je veux vous procurer la vraie félicité.

THALIE.

En ſuivant vos conſeils, nous riſquerions de la perdre. Allez, fidéle Meſſager des Dieux, retournez auprès de Plutus, dites-lui qu'envain vous avez voulu nous ſéduire, & que les Graces, pour plaire, n'ont beſoin d'autre tréſor que de celui de la ſageſſe.

SCENE VI.

MERCURE *seul.*

JE ne suis pas heureux dans mon Ambassade ; mais je m'y attendois, Plutus n'est point encore de retour, quelques Mortelles l'occupent sans doute agréablement, puisqu'il oublie les Graces qui paroissoient avoir tant d'empire sur son ame. Mais l'Amour les suit. Avertissons Plutus.

SCENE VII.

L'AMOUR, LES GRACES.
EUPHROSINE.

CESSEZ de nous poursuivre. Laissez-nous regner dans l'innocence : ce matin, sous le voile d'un Enfant timide, vous avez pensé nous séduire : la fuite nous a garanties du piége que vous nous tendiez Un pressentiment trop vrai nous annonçoit le malheur qui nous menace. N'étiez-vous pas assez dangereux par vos charmes, sans vous armer encore contre nous.

L'AMOUR.

Les charmes de l'Amour peuvent-ils combattre ceux des Graces ? J'ai besoin de tout mon pouvoir pour en triompher.

THALIE.

Tant de Mortelles enchaînées à votre char ne suffisent-elles pas à votre Victoire, sans vouloir encore vous soumettre les Graces.

L'AMOUR.

Non, adorables Divinités, pour que mon bonheur soit digne d'envie, il faut que les Beautés dont je triom-

phe, soient accompagnées des Graces ; mais ce n'est point à mes armes que je veux devoir une victoire aussi parfaite, c'est à mes prieres & à mes larmes. Voyez l'Amour à vos pieds y déposer son carquois ; ses fléches lui deviennent inutiles, puisqu'elles n'ont pû le garantir des traits qui partent de vos yeux, & qui viennent de blesser à jamais un cœur qui se croyoit invulnérable. Qu'un soupir soit votre réponse, il sera le garant de mon bonheur.

AGLAÉ.

Souvent sans l'avis du cœur, les yeux annoncent sa défaite.

L'AMOUR

Ah ! peut-on croire son bonheur, s'il n'est annoncé par la bouche qu'on adore.

THALIE.

Vous êtes un Tyran, vous voulez regner en Souverain sur le cœur de toutes les Belles.

L'AMOUR

Mais ce n'est pas ma faute : c'est plûtôt celle de la Nature ; elle n'a fait la Beauté que pour plaire à l'Amour, & l'Amour pour la séduire. En vérité, je serois tenté de me plaindre de sa générosité à votre égard elle vous a comblées toutes les trois également de ses faveurs : elle qui se plaît dans la varieté, il sembloit qu'elle ne devoit être capricieuse que pour satisfaire mon inconstance ; mais le pouvoir qu'elle donne à vos charmes détruit le mien. J'apperçois Venus, elle vient sans doute pour vous voir jouir de votre triomphe.

SCENE VIII.

VENUS, L'AMOUR, LES GRACES.

L'AMOUR.

AH ! ma Mere, j'ai recours à vous. J'ai perdu ma liberté ; ce sont les Graces qui viennent de me la ravir: faites dumoins quelles adouciſſent mon esclavage, je pré-

fererois leur conquête à celle du monde entier.

VENUS.

Vous triomphez trop aisément des Mortelles. Ce vif sentiment que vous faites paroitre doit punir votre inconstance. Depuis long-tems vous négligez la Beauté ; & je me suis servi des Graces pour m'en venger.

L'AMOUR.

Ne rendez pas mon supplice trop long, l'Amour n'est pas fait pour languir. Il lui faut du retour, sans quoi vous le verrez expirer à vos yeux mêmes Vous m'avez donné la vie, me refuseriez-vous le bonheur.

THALIE.

Le désir suit l'Amour, & l'Amour suit le désir : aussi léger l'un que l'autre, qui peut compter sur eux ?

L'AMOUR.

Si vous reglez ma constance par mes désirs, elle doit être éternelle. La Beauté & les Graces les renouvelleront sans cesse, & le plaisir sera le lien qui m'attachera près de vous.

SCENE IX.

VENUS, LES GRACES, L'AMOUR, MERCURE.

MERCURE.

VENUS, les Graces, & l'Amour ? Il ne manque plus que le Plaisir & la Volupté pour former le tableau le plus agréable & le plus séduisant.

VENUS

Si le Sentiment étoit de la partie, ta présence y seroit de trop : mais je vois ce qui t'amene. Sans doute que Mars t'a chargé de me dire quelque chose de sa part. Satisfais mon désir : le reverrai-je bientôt ?

MERCURE.

Mars est au champ de bellonne, guidé par l'ambition

la plus haute & la plus noble. La Victoire doit le ramener bientôt triomphant à vos pieds, vous raporter un cœur que vous seule possédez Preparez lui la palme & les lauriers qui doivent couronner son front.

VENUS.

Vous m'avez vû, mon fils, à son départ verser un torrent de larmes. La douleur que me causoit son éloignement me les arrachoit. Les triomphes lui étant familiers, pouvois-je douter qu'il ne fut Vainqueur ! Vous m'assurez, Mercure, qu'il sera bien-tôt de retour ? Mon impatience est extrême ! Mais, que dis-je ? Il est chez les Mortels, & l'Amour est ici. Ah ! Je crains qu'il ne les imite en devenant inconstant. Partez, volez, mon fils, ne le quittez point : si vous voulez que je menage votre bonheur auprès des Graces, comencez par assurer le mien.

L'AMOUR.

Ah ! ma Mere ! c'est trop exiger, vous m'arrachez à la félicité. Mais je vous dois ce sacrifice, & je pars.

MERCURE.

Je te plains si tu es obligé de retourner chez les Mortels.

L'AMOUR.

Me tromperois-je ? N'est-ce pas la Folie.

SCENE X.

LA FOLIE, L'AMOUR, VENUS, LES GRACES, MERCURE.

L'AMOUR.

EH, qui t'amene ici ?

LA FOLIE.

J'y viens conduire Terpsicore & le Plaisir qui se plaisent avec les Graces, & qui veulent folâtrer avec elles.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Aimable Folie, c'eſt par toi dans ce moment que j'acheve de recouvrer ma liberté. J'étois devenu l'eſclave de la Beauté & des Graces, tout mon pouvoir finiſſoit, mais ta préſence me rend à moi-même.

VENUS.

L'attente du bonheur donne ſouvent à l'ame trop de tourmens, & la Folie eſt arrivée fort à propos pour faire diverſion à mon inquiétude.

LA FOLIE.

Sans moi, ſans la folie, tout languit dans la Nature. J'ajoute à la Beauté, aux Graces mêmes, ce je ne ſçai quoi qui conduit au deſir. Auſſi legere que le vent, je parcours d'un inſtant à l'autre tout l'univers. Si je m'ennuie avec les Dieux, je paſſe chez les mortels, & vois avec plaiſir, qu'ils y ſont tous ſoumis à mes loix.

VENUS.

Mais tu dois avoir une ample proviſion de jolies choſes à nous raconter : les Mortels ſont faits pour nos menus plaiſirs. La terre eſt un théâtre où tu joues actuellement un rôle brillant : peut-on ſçavoir quels ſont les Acteurs que tu as jugé dignes d'orner la Scene avec toi.

LA FOLIE.

Les voici, l'Amour-propre étoit à ma droite, & le Caprice à ma gauche ; en marchant tout droit aux Plaiſirs, nous avons rencontré la Sageſſe ; elle s'eſt plaint au Caprice contre le goût d'aprésent, diſant qu'il l'avoit chaſſé de tous les cœurs ; & que non-content de lui avoir fait eſſuyer un pareil affront, il l'avoit exilée ſans eſpoir de retour. Le Caprice prenant la parole, parbleu, Madame, vous êtes auſſi trop auſtere : vous ne permettez jamais au Plaiſir de s'approcher de vous. Les Mortels diſent avec juſte raiſon que la vie eſt un ſonge, & que puiſqu'il eſt ſi court, il faut du moins qu'il ſoit agréable ainſi je ne ſçaurois condamner le goût qui vous éloigne ; en partant vous nous délivrez de l'ennuy, & nous allons le Plaiſir, la Folie & moi nous rejouir avec les humains de votre abſence.

MERCURE.

Le parti étoit bien pris : je reconnois le Caprice à ce trait-là ? Et qu'a répondu la Sageſſe ?

LA FOLIE.

Il n'appartient qu'au Caprice & à la Folie de ſe réjouir du départ de la Sageſſe : mais ſi la raiſon s'eſt conſervé quelqu'empire ſur les hommes, elle les forcera bien-tôt de me regretter. De te regretter, ai-je répondu en faiſant un grand éclat de rire, je ne leur en donnerai pas le tems, je vais les promener de plaiſirs en plaiſirs. Le préſent ſera toujours ce qu'il y aura de plus ſéduiſant pour eux. L'avenir eſt un Pays inconnu où l'on arrive toujours trop tôt.

L'AMOUR.

Ma foi, je trouve qu'elle dit vrai, mais il faut être la Folie même pour s'être amuſé ſi long-tems avec la Sageſſe ; & je m'étonne qu'elle ne lui ait pas dit qu'elle l'ennuyoit.

LA FOLIE.

Pour nous en délivrer, le Plaiſir eſt arrivé fort à propos à notre ſecours. Le Caprice l'appercevant, m'a pris par la main & m'a forcé de tourner le dos à la Sageſſe. Je ne ſçai ce qu'elle eſt devenue, mais je la crois deja bien loin.

THALIE.

Qu'elle a de charmes, & qu'elle eſt ſéduiſante ! Ah ! Venus, puiſſe-t-elle ne nous quitter jamais.

VENUS.

Si Jupiter répondoit à mes vœux, il l'obligeroit de reſter avec nous.

LA FOLIE.

Il appartient aux Dieux de faire des miracles, mais celui de fixer la Folie auprés d'eux, eſt au-delà de leurs pouvoirs.

VENUS.

La Folie vous a-t-elle fait oublier, mon Fils, que je vous ai ordonné d'aller au-devant de Mars ?

L'AMOUR.

Jamais je ne me suis trouvé en pareille conjoncture ; être obligé de me séparer de Venus, des Graces & de la Folie : mais je céde ; l'Amour doit obéir, lorsque la Beauté commande. Dans mon désespoir, que de cœurs vont être mes victimes ; Mercure, si tu es curieux de me voir combattre avec Plutus, suis moi, viens être témoin de mes conquêtes ; j'ai dans mon carquois des flêches qui me répondent de la victoire.

SCENE XI.

PLUTUS L'AMOUR, LA FOLIE, VENUS, LES GRACES, MERCURE.

PLUTUS.

QUELLE victoire veux-tu remporter ? Quels sont les ennemis que tu vas combattre.

L'AMOUR

Le premier qui me résiste, toi-même : il est vrai que je triomphe toujours trop aisément de Plutus ; c'est un foible Rival pour l'Amour.

PLUTUS.

Toujours trop rédoutable, lorsque j'oppose mes richesses à ton bonheur.

L'AMOUR.

La seule illusion fait le tien.

LA FOLIE.

N'est-il pas trop heureux qu'elle lui tienne lieu de réalité.

L'AMOUR.

Je suis plus adroit que lui, & mets à profit tous les momens qu'il perd pendant qu'il consulte le Goût pour mieux distribuer ses richesses. Le Plaisir m'introduit chez la Souveraine de son ame. C'est alors que dans le sein du bonheur elle oublie Plutus pour ne songer qu'à moi.

PLUTUS.

Son audace est extrême. Peu content de me tromper

il veut encore que je le sache, & que je le voie.

LA FOLIE.

Comment pourrois-tu t'apercevoir, tu es cent fois plus aveugle que l'Amour. Une Belle te fait croire tout ce qu'elle veut, & je l'approuve. Ne t'avise pas de devenir clairvoyant, tu me volerois, ainsi qu'à l'Amour, la moitié de mes plaisirs.

PLUTUS.

Ah! quel seroit le mien d'être auprès de Venus & des Graces, si l'Amour veut m'y céder ses droits, je lui abandonne tous ceux que je puis avoir sur les Mortelles, & consens de plus à troquer mon pouvoir avec le sien. Alors il ne pourra manquer de réussir, l'Amour sera toujours bien reçu, quand il sera présenté par la Fortune.

LA FOLIE.

On voit bien que c'est moi qui t'a fait concevoir ce désir : tu dois t'en applaudir ; on n'est aimable qu'autant qu'on est inspiré par la Folie.

VENUS.

Plutus est donc fatigué du poids de ses richesses: puisqu'il veut emprunter le aîles de l'Amour.

L'AMOUR.

Parbleu, j'ai envie de prêter mon carquois & mes fléches ; je crois que tu en émousseras bien avant qu'il y en ait une qui puisse parvenir à te faire un passage dans le cœur d'une Belle. Vois Plutus avec des ailes, & tous le attributs de l'Amour à la suite de Venus & des Graces, enchaîné avec des guirlandes de fleurs. Tous les Dieux empressés de te voir sous un tel déguisement, viendront sans doute te rendre hommage. C'est le tableau le plus plaisant qu'on puisse offrir à la Folie.

EUPHROSINE.

Ne permettez pas, Venus, que la Varieté, cette Mere de l'inconstance qui gouverne les hommes, étende son empire jusqu'à Cythére ; l'Amour fait, il est vrai, la guerre à la sagesse; mais nous aimons encore mieux combattre avec lui qu'avec Plutus.

LA FOLIE.

Elles n'ont pas tort, l'Amour, les Graces, la Folie, doivent se réjouir ensemble; mais si-tôt que Plutus se met de la partie, adieu, tous nos plaisirs.

MERCURE.

Ta sentence est prononcée : si tu es prudent, tu te retireras, aux dépens même de ton bonheur.

VENUS.

Mercure est de bon conseil. Plutus, tu ne devrois pas négliger celui qu'il te donne.

LA FOLIE.

C'est bien dit. On doit bannir l'Ennui des lieux où je me trouve.

PLUTUS.

Quoi chassé inhumainement, l'Indifférence seule doit me venger d'un tel affront. Reprenons un cœur qui n'est point fait pour soupirer, aussi-bien l'amour propre me rappelle, c'est par lui que je suis chéri des Mortels : & je dois la préférence à qui m'adore.

SCENE XII.

MERCURE, L'AMOUR, VENUS, LES GRACES, LA FOLIE.

MERCURE.

EN Courier habile je vais devancer ses pas & l'annoncer aux Beautés qui n'attendent que son retour pour donner un nouveau lustre à leurs appas. Adieu, l'Amour, je te conseille de rester à Cythére ; car on ne se soucie plus de toi parmi les hommes.

SCENE XIII.

VENUS LES GRACES, L'AMOUR, LA FOLIE.

VENUS.

LE trouble s'empare de mon ame. Ne suis-je pas en droit de me plaindre de Mars Il connoit assez mon cœur pour être sûr de mon impatience ; qui peut l'arrêter ? Pourquoi retarde-t'il mon bonheur ?

L'AMOUR.

C'est à tort que Venus soupçonne Mars d'inconstance, Minerve veille à sa gloire, & l'amour à son cœur ; je suis garant de sa fidélité !

SCENE DERNIERE.

VENUS, LES GRACES, L'AMOUR, LA FOLIE ET MERCURE.

On entend derriere le Theâtre un bruit de Trompette.

MERCURE.

RAssûrez-vous, Venus, votre amant a triomphé, la Renommée vient de m'annoncer son retour & sa victoire.

VENUS.

Ah! Mercure, qu'il me sera doux de revoir ce que j'aime, & d'offrir à mon Vainqueur les lauriers qui sont dûs à sa gloire. Mars arrive, l'Amour ne doit plus nous quitter, qu'il se réjouisse avec les Graces.

LA FOLIE.

C'est par moi que les Plaisirs sont dans ces lieux, & la Folie ne doit servir qu'à les rendre plus vifs & plus piquans.

L'AMOUR.

Je triomphe, enfin, je ne quitterai pas les Graces.

VAUDEVILLE.

UNE DES GRACES.

Prétendre que le Dieu d'Amour
Regne ſans nous faire la cour,
C'eſt ôter le charme à nos Belles :
Mais près de nous fixant ſon choix,
Qu'il vienne remplir ſon carquois
Et vous m'en direz des nouvelles.

L'AMOUR.

Donner la victoire à Plutus
Sur les talens, ſur les vertus ;
C'eſt ôter l'hommage à nos Belles,
Mais que le mérite vainqueur
Charme l'eſprit, touche le cœur,
Et vous m'en direz des nouvelles.

LA FOLIE.

Aller interdire aux Amans
Les jeux badins, les ris charmans ;
C'eſt ôter l'empire à nos Belles ;
Mais que la folie à ſon tour
Aiguiſe les traits de l'Amour,
Et vous m'en direz des nouvelles.

VENUS.

Penſer qu'à l'aſpect d'un tréſor
Le ſentiment naiſſe de l'or :
C'eſt ôter la gloire à nos Belles :
Mais que le Dieu qui fait aimer,
Soit le Dieu qui ſache enflammer,
Et vous m'en direz des nouvelles.

MERCURE.

Vouloir que les enfans de Mars
Ne brillent que dans les hazards,

C'eſt ôter l'encens à nos Belles ;
Mais qu'après leurs travaux guerriers
Ils joignent le Myrthe aux lauriers,
Et vous m'en direz des nouvelles.

UNE DES GRACES.

Offrir un Ouvrage du jour
Aux Graces, ſans mêler l'Amour,
C'eſt ôter le ſceptre à nos Belles ;
Mais que ſur un thrône de fleurs
On rende homage au Dieu des cœurs,
Et vous m'en direz des nouvelles.

CANTATILLE ALLEGORIQUE,

SUR LA PRISE DU PORT-MAHON.

BRUIT DE GUERRE.

MARS s'eſt armé de ſon tonerre,
Il met en poudre les remparts ;
Dévorés des feux de la guerre
Vous rugiſſez, fiers Léopards.

BRUIT DE TRIOMPHE.

Déja la voix de la Victoire
De Mars annonce le retour ;
Ce Dieu pour achever ſa gloire ;
Vole dans les bras de l'Amour.

SIMPHONIE VOLUPTUEUSE.

Plaiſirs, offrez-lui vos charmes,
Graces, qu'ils naiſſent ſous vos pas.
Pour payer l'effort de ſes armes,
Venus lui doit tous ſes appas.

FIN.

LE POËTE SUPPOSÉ, OU LES PRÉPARATIFS DE FÊTE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES ET DE VAUDEVILLES,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 25 Avril 1782.

Paroles de M. LAUJON.

Muſique de M. CHAMPEIN.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue Mauconſeil, à côté de la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Permiſſion.

ACTEURS.

LE MARQUIS.

LE BAILLI, *Tuteur de Babet.*

PERRIN, *jeune Poëte, amoureux de Babet.*

BABET, *Pupille du Bailli.*

Mde. GUILLAUME, *Fermiere du Marquis.*

GEORGETTE, *fille de Madame Guillaume.*

Mde. PERRIN, *Nourrice du fils du Seigneur; & de la mere de Perrin.*

HENRI, *jeune Fermier, amoureux de Georgette.*

LA FLEUR, *vieux Valet-de-chambre du Marquis.*

MATHURINE, *jeune Villageoise.*

COLETTE, *jeune Villageoise.*

UN GARDE-CHASSE.

JEUNES FILLES DU VILLAGE.

HABITANS DU VILLAGE.

La Scene se passe dans le Château du Marquis.

LE POËTE SUPPOSÉ,

OU

LES PRÉPARATIFS DE FÊTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une partie agreſte de jardin; à travers quelques arbres plantés inégalement, & aux pieds deſquels ſont quelques ſieges de gazon, on apperçoit dans le fond un petit pavillon qui ſert de logement à la Nourrice du fils du Seigneur du Château, & occupe en partie la gauche du Théatre; à la droite, près de l'avant-ſcene, eſt un petit cabinet de verdure, formé par quelques arbres qui abritent du ſoleil un banc & une table de pierre.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI.

ARIETTE.

FORT bien, Bailli, tout ſert tes vœux!
Allons, courage!
Tout te préſage
Un ſort heureux:
Vois quel avantage

Ce jour te prédit !
Un bon mariage,
Et plus de crédit :
Oui, jusqu'au zele du Village,
Tout va tourner à ton profit.

Fort bien, Bailli, &c.

Sans jamais avoir sçu faire un vers, me voir reconnu pour le seul auteur de ceux de notre Fête ! m'en faire un mérite aux yeux d'un Maître qui aime les talens ! obtenir de ses bontés la dot & la main de Babet ma pupille ! l'amener elle-même à lui faire l'aveu de son amour pour moi ! voilà ce que me promet cet heureux jour, & ce qui ne peut m'échapper ; car notre Auteur est forcé par son propre intérêt, à garder l'*incognito* ; & pour comble de bonheur, cette lettre peut, à la bien interpréter, me servir encore de titre pour fonder son erreur. Mais il tarde bien !... Ah ! je le vois.

SCENE II.

LE BAILLI, PERRIN.

LE BAILLI, *avec la plus vive joie.*

EH ! arrivez donc, Perrin ! il faut vous faire voir, (*d'un ton patelin & caressant, & tirant ses lunettes.*) mon cher ami, si je me suis occupé de vous, & si j'ai eu tort de croire qu'il étoit essentiel pour votre avancement, de faire mystere de votre talent à M. le Marquis.

PERRIN.

Croyez-vous que j'en doute ?

LE BAILLI.

Ecoutez la lettre qu'il m'a écrite hier. « Votre » scene, mon cher Bailli, amenera fort bien les » mariages par lesquels je veux couronner la petite

» Fête préparée par mes Habitans pour célébrer la » convalescence de ma femme, & la naissance de » mon fils. Nous répéterons demain au soir; je sçau- » rai mon rôle; mais ce n'est pas assez que je sois » content, il faut que vous le soyez.

PERRIN, *avec joie.*

Il est content, Monsieur?

LE BAILLI.

Oui, Monsieur; eh bien? voilà déjà l'amour-propre qui se réveille?

PERRIN.

Mais ma joie n'éclate que devant vous; eh! dans un vrai moment de satisfaction, ce qui peut arriver de plus heureux à l'Auteur qui veut la peindre, c'est que nos Maîtres fassent moins d'attention à ses vers qu'au sentiment qui les inspire.

LE BAILLI. *Il continue la lettre.*

Suivons.

» Je suis d'autant plus surpris de vous sçavoir Poëte, » que c'est un talent qu'il est, selon moi, bien diffi- » cile d'allier avec des occupations graves & sé- » rieuses....

Vous avois-je trompé?

PERRIN, *avec humeur.*

Eh, non, vous avez ma parole; vous êtes l'Auteur, je ne suis rien, absolument rien....

LE BAILLI.

Mon état est fait; je ne risque rien, moi; mais il me seroit cruel de vous voir, par étourderie ou par vanité, manquer la place que je sollicite pour vous, & dont (*en lui souriant*) il me parle.

PERRIN.

Oui?

LE BAILLI.

» Quant à Perrin, je sçais qu'il a fait de bonnes » études, & les soins que vous vous donnez pour le » former, me décident à le prendre pour Secretaire.

PERRIN, *embrassant le Bailli.*

Monsieur le Bailli?

LE BAILLI, *continuant de lire.*

Paix donc. »Je me réſerve de l'annoncer, quand il » en ſera temps, à ſa belle-mere, notre jeune nour- » rice, &c. Heureuſement donc qu'à l'exception de ma Pupille, perſonne dans le Village ne ſe doute que vous ſçachiez faire des vers. A propos, nos principaux Habitans vont ſe rendre ici ſur les neuf heures.

PERRIN.

Je m'y trouverai, pour écrire leurs idées.

LE BAILLI.

S'il en eſt dont vous ne puiſſiez faire uſage, vous me l'annoncerez? Mais?... adroitement au moins? Je vous regarderai.

PERRIN.

Un mot, un coup-d'œil de moi vous préviendront.

ENSEMBLE.

Nous nous entendrons.

LE BAILLI, *avec joie.*

Oui... oui; que je me ſçais bon gré de vous avoir reçu chez moi!

PERRIN.

Ce qui n'a pas été ſans peine?

LE BAILLI.

Ecoutez, ne vous ſçachant pas le cœur prévenu, je craignois que la Pupille ne vous y attirât plus que le Tuteur.

PERRIN, *avec un peu d'embarras.*

Vous ne me connoiſſez pas, je vous aſſure.

LE BAILLI.

Eh! comment n'aurois-je pas reconnu mon erreur? Autant Babet me marquoit de froideur, d'humeur même, chaque fois que je lui parlois & de mon amour & de notre mariage; autant me marque-t-elle de ſatisfaction depuis qu'elle eſt à portée de recevoir vos conſeils.

PERRIN, *un peu embarraſſé.*

Je ſuis fort aiſe que vous en ſoyez content.

LE BAILLI.

Content? Il falloit l'entendre hier me répéter ſon petit rôle. J'ai hazardé de faire celui de ſon Berger.... Pas mal; point du tout mal.

PERRIN.

Oui? Eh bien?

LE BAILLI.

J'avois retenu vos tons, la maniere..... enfin, Babet étoit d'une gaieté!... elle rioit!

PERRIN.

Elle rioit?

LE BAILLI.

Du plaiſir de m'entendre; ce qui m'a décidé à garder ce rôle pour moi.

PERRIN, *un peu interdit.*

Pour vous? oh! point du tout, Monſieur le Bailli, nous ſommes convenus que je le jouerois.

LE BAILLI.

Ce qui étoit très-mal vu. Cette ſcene a trait aux mariages qu'on veut faire; or, devant épouſer ma Pupille, & l'aimant comme je l'aime, il me ſera plus aiſé de rendre ce que je ſens, qu'à vous de feindre ce qu'elle ne vous inſpire point.... Eh! moi qui m'arrête, ſans ſonger que M. le Marquis m'attend à ſon lever!....

(*Il ſort très-vîte.*)

PERRIN, *courant après lui.*

Non, Monſieur le Bailli, non, non.

SCENE III.

PERRIN.

OH! ſoyez tant qu'il vous plaira le prête-nom de mes vers, je n'en ai pas moins eu le plaiſir d'y travailler; & j'ai trouvé, dans ce foible ſacrifice, l'agrément de voir chez vous ma chere Babet. Mais

qu'une ſcene qui devoit amener mon bonheur, vous ſerve à m'enlever ce que j'aime? Ah! Monſieur le Bailli! le dénouement vous ſeroit trop favorable.... Pourvu que Babet ne laiſſe rien échapper qui puiſſe l'éclairer ſur notre amour.... Elle va venir me trouver ici; je jugerai, ſur ſa gaieté, ſi le Bailli l'a prévenue ou non, de ſes projets. Mais, en parlant d'elle, revoyons ſon couplet! je crains toujours qu'il ne ſoit pas aſſez agréable.

SCENE IV.

PERRIN, BABET.

PERRIN, *appercevant Babet.*

AH! c'eſt toi, ma chere Babet! Je travaillois pour toi.

BABET.

Et moi, je ne faiſois que ſonger à toi; car je ne peux pas, comme toi, faire des chanſons.

PERRIN.

Tu fais bien mieux; tu les inſpires.

BABET.

Tiens, ne me fais pas de complimens, tu n'en as pas beſoin.

PERRIN.

Des complimens?

ARIETTE.

Ai-je à chanter les traits les plus aimables?
Je ſonge à toi, je crois peindre Babet;
Ma Babet prête à mon portrait
Ses couleurs les plus agréables.
Ai-je à peindre des cœurs heureux?
Le mien ſe peint dans mon ouvrage;
Je mets le bonheur ſous mes yeux,
En me retraçant ton image.

Les

Les traits naïfs qui parent mes chanſons ?
Je ne les dois qu'à ton heureux langage ;
A les chanter, Babet, quand je t'engage,
On croit les vers auſſi doux que tes ſons.
Ainſi, par toi, Babet, le travail même
A des attraits qui charment mes loiſirs,
Et dans les vers qu'on fait pour ce qu'on aime,
On doit ſe plaire à peindre ſes plaiſirs.

BABET.

Eh bien, il faut que je te croie, car c'eſt bien plus aiſé que te répondre. Avec ça, quand tu veux me perſuader que c'eſt l'amour que tu as pour moi, qui te donne de l'eſprit ? Allons, allons.... Si c'étoit comme tu dis ? j'en aurois au moins autant que toi.

PERRIN.

Ah ! n'en aie jamais davantage, ma chere Babet.

BABET.

ARIETTE.

Si j'nai pas l'art du beau langage,
J'ai l'eſprit de goûter le tien.
Le peu qu'j'en ai, tu l'trouves bien ;
Ça t' plaît, j'n'en veux pas davantage.
Ton cœur n'eſt-il pas mon partage ?
Avec ça je n'deſire rien.

Va, pour m'aimer plus que je n't'aime ;
T'aurois beau
Te creuſer l'cerveau.
Quand j'te l'dis, ta joie eſt extrême ;
Me l'dis-tu, j'ai plaiſir nouveau ;
L'eſprit, je l'ſai çi n'eſt pas l'même ;
Mais l'cœur eſt bien à ton niveau.

Si j'nai pas l'art du beau langage,
J'ai l'eſprit de goûter le tien ;
Le peu qu'j'en ai, tu l'trouves bien ;
Ça t'plaît, j'n'en veux pas davantage.
Ton cœur n'eſt-il pas mon partage ?
Avec ça, je n'deſire rien.

PERRIN, *en lui baiſant la main avec la plus vive joie.*

Que tu es charmante !.... A propos, grace aux

ſollicitations du Bailli, demain, Monſeigneur me nomme ſon Secretaire.

BABET, *avec la plus vive joie.*

Oui? Eh bien, tiens ça me feroit preſque oublier ce qui me chagrine.

PERRIN.

Quoi donc?...

BABET, *avec inquiétude.*

Et Georgette?

PERRIN.

Elle pourroit t'alarmer? Rappelle-toi donc que pour empêcher le Bailli de s'appercevoir que je t'aimois, nous ſommes convenus que je lui laiſſerois croire que j'aimois Georgette.

BABET.

Je voulois bien qu'il le crût, mais je ne me ſouciois pas qu'elle arrivât.

PERRIN.

Elle arrive? Et le Bailli ne m'en a rien dit! Mais après tout, que t'importe?

BABET.

Madame Perrin vouloit te la faire épouſer.

PERRIN, *très-vivement.*

N'oublie donc pas (& je te l'ai dit vingt fois) qu'avant de te connoître, je voyois Georgette ſans plaiſir ni peine, & qu'en effet le bien qu'elle a, m'auroit peut-être décidé à me prêter, en l'épouſant, aux vues de ma belle-mere. Mais je t'ai vue? tu m'aimes? je puis prétendre à toi? & tu craindrois une... maniere d'idiote, riant & pleurant d'un rien, & n'oſant dire oui ou non ſans regarder ſa mere, qui eſt trop intéreſſée pour manquer de parole à Henri, jeune Fermier riche....

BABET.

Paix! le voilà.

SCENE V.

PERRIN, BABET, HENRI.

HENRI, *très-vivement à part.*

Morguenne! Monſieur le Bailli qui eſt cheux M. le Marquis! (*Avec joie.*) Ah! v'là Maneſelle Babet! Pardine, Maneſelle, vous me ferais l'amiquié de me dire ça! Eſt-i vrai que Georgetre va venir pour la fête?

BABET.

Oui; Monſieur le Bailli l'attend.

HENRI, *ſautant de joie.*

Oui? Oh ben, me v'là des bons. Je demanderons à Monſieur le Bailli un couplet pour elle... ça s'ra galant d'abord: & pis (*ſautant.*) Oh! comm'ça va m'animer au plaiſi!..... Oh ça mais? vous, Monſieur Perrin? n'allais pas le troubler, dà?

PERRIN, *avec une ſurpriſe inquiete, en fixant Babet.*

Moi?

HENRI.

Vous: ma Georgette ne ſonge plus à vous, déjà.

BABET, *avec un air forcé.*

Il me paroît, Monſieur Henri, que vous n'êtes guere raſſuré?

HENRI, *à Babet.*

Eh! morgué, c'eſt qu'il avoit aimé Georgette, entendez-vous?

(*Pendant que Henri chante cet air, Babet marque ſa crainte à Perrin, qui lui fait des ſignes pour la raſſurer.*)

ARIETTE.

I n'ſçait pas, lui, que Georgette eſt plus belle
De d'pis que moi, j'ai ſçu m'en faire aimer.
Si ſon amour, qu'il crut perdu loin d'elle,
En la voyant, ça va ſe rallumer...
Minois friand, genti corſage,
L'eſprit quaſiment fait pour moi,

Cœur que je tourne à mon uſage :
Dam' c'eſt doux à garder pour ſoi.

TRIO.

PERRIN & BABET.

Pourquoi vous alarmer ?

HENRI.

Pourquoi ?
Pardine ! il avoit ſçu l'y plaire.

BABET.

Il avoit ſçu lui plaire.

HENRI.

Il avoit ſçu lui plaire :

BABET, *à Perrin, avec un rire forcé.*

C'eſt plaiſant !

HENRI.

Plaiſant ? Nenni dà.

BABET.

Ah ! par plaiſir, contez-nous ça.

HENRI.

C'eſt vrai, c'eſt vrai, comm'vous êt'là.

PERRIN.

A quoi ſervent ces propos-là ?

HENRI.

C'eſt pour vous dir' qu'on me préfere.

PERRIN.

Je ſçais bien qu'elle vous préfere.

HENRI.

J'ons de plus l'aveu de ſa mere.

HENRI.	BABET *à Perrin.*	PERRIN.
On me préfere, ſongez-y.	On le préfere, ſongez-y.	On vous préfere, tout eſt dit.
L'amour m'a petit à petit Amadoué ce cœur ſincere.		Oui, oui, oui.
C'qu'il a fait, n'allais pas l'défaire, Ça chang'roit not' joie en dépit.		
On nous préfere, ſongez-y.	On le préfere, Songez-y.	On vous préfere, tout eſt dit.

PERRIN.

Je n'aurois pu la tendre heureuſe.

HENRI.

Oui ; j'ſis riche, & vous n'avais rien ?
C'eſt pour avoir ſon amoureuſe,
Qu'on eſt heureux d'avoir du bien.

HENRI. BABET *à Henri.* PERRIN.

Bien, bien, bien. Si c'eſt comm'ça, je ne crains rien.

Il vous cede votre amoureuſe, Il nous dit qu'il n'y prétend rien.

Je vous cede votre amoureuſe, Non, Henri, je n'y prétends rien.

PERRIN.

Mais M. le Bailli ſera sûrement de retour chez lui?

HENRI, *s'en allant.*

J'y vas. (*Et revenant.*) Mais, morgué, ſçavez-vous ce qui me tranquilliſeroit? C'eſt que.... vous vous aimiſſiais un petit brin.

BABET, *riant.*

Ah! j'entends, vous voudriais que je l'aimaſſe, pour vous ôter toute crainte?

HENRI.

Oh morguenne! j'ons bonne eſpérance que ça viendra, ſi ça n'eſt pas déjà? Adieu, adieu, Maneſelle!

BABET.

Allez, Monſieur Henri, vous êtes fou.

SCENE VI.

BABET, PERRIN.

BABET.

LE pauvre garçon! il aime Georgette de bien bonne foi?

PERRIN, *ſur le même ton.*

Et je n'en ſuis point jaloux, de bien bonne foi.

BABET.

Non plus que du Bailli, j'eſpere?

PERRIN.

Eh mais, je t'avois engagée à lui parler avec plus de douceur ?

BABET.

Ça m'a coûté !

PERRIN.

Il s'eſt imaginé, d'après cela, que tu avois de l'amour pour lui.

BABET.

Qu'importe qu'il ſe l'imagine ? Je ne le lui ai pas dit..... ça te fait-il de la peine ? je vas l'aſſurer, ſi tu veux, que je ne l'aime point, & que je ne l'aimerai jamais.

PERRIN.

Garde-t-en bien.

BABET.

Tout auſſi aiſé, vois-tu, que de te répéter que je t'aime & que je t'aimerai toujours.

PERRIN.

Tu m'enchantes, ma chere Babet ; mais cela nous perdroit.

BABET.

Et ſi tu ſçavois le tour qu'il nous joue ?

PERRIN.

Il veut garder le rôle de ton amoureux ?

BABET.

Que t'avois ſi ben travaillé pour toi ! Mais nous nous doutions que ça nous arriveroit.

PERRRIN.

Cachons-lui bien nos reſſources.

BABET.

Sois bien sûre que je ne les oublierai point. Mais adieu.

PERRIN.

Comme tu es preſſée !

BABET.

A peine aurai-je le temps d'arranger nos corbeilles pour la répétition de ce ſoir. Adieu, adieu.

(*Elle va pour ſortir.*)

PERRIN.

Ecoute du moins ton couplet, où je n'ai que deux vers à finir; tu me les feras trouver.

BABET.

Je ne t'écoute plus... (*Elle sort.*)

PERRIN.

Adieu donc méchante! (*revenant, à part.*) Ah!

BABET *revenant.*

Méchante? Oh! Tu n'en crois rien: (*appercevant Madame Guillaume & Georgette; avec inquiétude.*) Ah! Voilà Madame Guillaume & Georgette... je gage qu'elles vont te distraire.

PERRIN *lui souriant.*

Tu crois?

BABET (*avec embarras marqué.*)

Oui, & en me conduisant chez le Bailli, tu finirois les deux vers que tu dis?

PERRIN *souriant.*

Tu es jalouse, ma chère amie? Mais cela me vaudra le plaisir d'être plus long-temps avec toi.

(*Ils sortent très-vîte.*)

SCENE VII.

Madame GUILLAUME, GEORGETTE.

Madame GUILLAUME.

EN attendant que je puisse voir M. le Marquis, viens-t'en...

GEORGETTE.

Cheux Henri!

Madame GUILLAUME.

Comment, chez Henri? en v'là ben d'une autre! est-ce que t'as oublié ce que je t'ai dit? Il ne faut plus qu'il te plaise.

GEORGETTE.

Eh mais! ma mere, c'est pour lui dire.

Madame GUILLAUME.

Eh! non; il vaut mieux que tu évites de le voir.

GEORGETTE.

Ah! oui; c'eſt que ça ſera plus sûr que ſi je le voyois?

Madame GUILLAUME.

Plus sûr? ça ne devroit pas l'être. Eſt-ce que tu ne ſens pas la différence de Perrin à lui? Eſt-ce que tu ne vois pas qu'au moyen de ce que ta tante eſt nourrice de l'enfant de Madame la Marquiſe, ton couſin Perrin deviant le frere de lait de cet enfant-là?

GEORGETTE.

Diantre! & que ſi j'épouſois Perrin, me v'là tout de ſuite la ſœur de lait...

Madame GUILLAUME.

Et comme il a ben de l'eſprit...

GEORGETTE.

Oh ça, j'en ſuis certaine, car vous me l'avais dit.

Madame GUILLAUME.

Il ſçaura profiter des bontés de M. le Marquis pour faire ſa fortune; au lieu que ton Henri, il ne ſera jamais qu'un payſan.

GEORGETTE.

Oh! Henri ſentira bien c'te raiſon-là. Mais c'eſt que mon couſin, y a un an, quand il venoit cheux nous, je l'aimois ben moi.

Madame GUILLAUME.

Eſt-ce que je ne le ſçavois pas donc?

GEORGETTE.

C'eſt donc parce qu'il ne me diſoit pas comme Henri, que j'étois belle comme tout, que j'avois tout plein d'eſprit... que vous n'avais pas voulu nous marier?

Madame GUILLAUME.

Non! c'eſt que t'étois petite.

GEORGETTE.

Au lieu qu'à préſent, dame! c'eſt ben différent.

Madame

Madame GUILLAUME.

Sans doute. Songe donc à l'y marquer ben de l'amitié, ainſi qu'à ta tante.

GEORGETTE.

Laiſſez faire.

Madame GUILLAUME.

Allons ! Frappe à ſa porte !... là.

GEORGETTE, *frappant à la porte de la Nourrice, & criant.*

Ma tante Perrin ! C'eſt moi & ma mere.

Madame GUILLAUME, *à part.*

Hom ! Henri lui tient toujours bien au cœur.

SCENE VIII.

Madadame GUILLAUME, GEORGETTE, Madame PERRIN.

Madame PERRIN.

AH ! c'eſt vous ma niece ; & ma ſœur ! attendez que je ferme. Là, tandis que mon nourriſſon dort, nous aurons le temps de cauſer un peu, car j'ai laiſſé près de lui la berceuſe, & quelqu'un encore ;... c'eſt un enfant ſi précieux pour nous ! & ſi vous voyiez auprès de lui Monſeigneur & notre chere maîtreſſe !...

ARIETTE.

Comme ils aimont cet enfant-là !
Oui, de la maman au papa,
Dans ſes bras c'eſt à qui l'aura,
C'eſt à qui le careſſera,
A qui le baiſera,
A qui l'amuſera !
Oui. Le hochet ? C'eſt à qui le tiendra,
A qui le remûra,

A qui lui donnera,
Et l'en amuſera.

S'il s'endort, & qu'ils ſoyont là,
Près de lui tous deux ſont com'ça,
(*Le regardant avec complaiſance.*)
Du doigt ils vous diſont: « paix là;
Plutôt l'on entendra
Souris qui trottera,
Mouche qui volera.

S'il s'éveill', c'eſt à qui verra,
Celui des deux qu'il fixera:
Mais ce qui vous étonnera!
C'eſt que cet enfant-là
Paroît n'avoir déjà
Des yeux que pour voir ça.

S'il parloit, il diroit déjà:
» Allez, maman, allez, papa,
» L'enfant vous le rendra
» Le plutôt qu'il pourra.
» Allez, maman, allez, papa;
» L'enfant vous garde ça
» Au fond du cœur qu'il a.

GEORGETTE.

Ah monguieu, comme je voudrois être là pour voir ça d'auſſi près que ma tante!

Madame GUILLAUME.

Oh! y en a ben d'autres que toi: mais nous aurons du moins le plaiſir de l'y marquer note joie dans c'te fête.

Madame PERRIN.

Ah ma ſœur! ſi vous voyiez tous nos habitans? ils ne ſe tiennent pas d'aiſe dans l'attente de ce moment-là; & c'eſt aiſé à croire...

GEORGETTE.

Pardine?

Madame PERRIN.

Car ce n'eſt pas ici qu'on eſt ingrat.

Madame GUILLAUME.

Ici ? non plus que dans toutes les terres de ſon domaine.

GEORGETTE.

Et ſi, ça fait ben du monde au moins ?

Madame PERRIN.

Eh bien ? eſt-ce qu'ils ne vouloient pas tous venir à cette occaſion-ci, pour faire leurs complimens à Monſeigneur ? Mais « vaut ben mieux, diſent nos » bons Maîtres, employer à nous occuper de leur » bonheur, le temps que je donnerions à les enten- » dre.

GEORGETTE, *d'un air ébahi.*

Voyez-vous !

Madame GUILLAUME.

Pour moi, qui ſuis une de ſes fermieres, c'eſt différent. Le Bailli m'a écrit d'amener Georgette pour être de c'te fête.

Madame PERRIN.

Mais ! je ne ſçais ſi ça s'peut.

Madame GUILLAUME.

Eſt-ce que vous avez peur qu'elle vous faſſe déshonneur ?

GEORGETTE.

Eſt-ce que j'n'ai pas mon juſte des Dimanches donc ? & que j'apprendrai tout, pourvu que mon couſin Perrin me l'apprenne.

Madame PERRIN.

Eh ! oui ; mais il y a des couplets, des chanſons .... qu'il faut ſçavoir chanter.

Madame GUILLAUME.

Et qu'elle chante ! .... il faut voir ! dis un peu à ta tante c'te chanſon .... tu ſçais bien ?

GEORGETTE.

CHANSON.

I.

C'a n'devoit pas finir par là,
Pis que ça commençoit comm'ça,

C'eſt qu'i falloit voir cette bargere
Qui drès l'matin faiſoit la fiere ;
Mais le barger, qu'avoit d'bons yeux
I'vous la lorgnoit de ſon mieux :
Ah, ah, ah, ah, monguieu! qu'c'eſt drôle !
Comme on les enjole !
C'a n'devoit pas finir par là,
Pis que ça commençoit comm'ça.

II.

C'eſt vrai, dit-y, la belle Helene !
L'amour nous fait ſouvent grand peine ;
Oui, mais on aime à la ſouffrir,
Mille fois mieux que d'en guérir.
Ah, ah.

III.

Je viens toujours chercher vos charmes,
Et toujours pour verſer des larmes ;
C'eſt ben fait pour vous éclairci
Que c'eſt un mal qui fait plaiſi.

IV.

Paix donc ! Tais-toi !.... ma mer' m'appelle.
Mais à demain ! .... reviens, dit-elle ;
Nous acheverons d'en parler....
C'te bargere qu'on vient app'ler
Ah, ah, ah, ah, monguieu ! qu'c'eſt drole !
Comme on les enjole....
C'a n'devoit pas finir par là,
Pis que ça commençoit comm'ça.

Madame GUILLAUME.

T'es trop gentille ! J'crois que vous êtes raſſurée un peu. Oh ça ! vas m'attendre chez le Bailli, tandis que je vais parler à ta tante.

(*Georgette ſort.*)

SCENE IX.

Madame GUILLAUME, Madame PERRIN.

Madame GUILLAUME.

ECoutais-moi, belle-ſœur : j'ons toujours eu bon œur : vous le ſçavais, v'là q'eſt donc ben....

j'ſommes toutes deux Veuves. Vous, gnia qu'un an?

Madame PERRIN.

Eh, ma ſœur!

Madame GUILLAUME.

Pardin: j'ons perdu le frere, quaſiment ſix ſemaines après ſon mariage avec vous.

Madame PERRIN.

Laiſſons cela.

Madame GUILLAUME.

Eh! c'eſt pour en revenir à ce que vous rappellais, combien nous lui avons dit de fois: « au lieu » de manger votre bien à faire apprendre à Perrin » ſon latin, ſa philophie.... & tout ça, pour faire » des vers, des chanſons.... demandais-moi un peu à quoi ça mene?

Madame PERRIN.

Oh! il n'en fait plus.

Madame GUILLAUME.

Je l'ſçais: mais il eſt ben temps; au lieu de ça, je voulois qu'il l'envoyît cheux moi, ça connoîtroit à ſt'heure le labourage, les détails d'une ferme, ça ſe s'roit formé..... comme Georgette fille; dame! al ſçait ç'qui faut qu'alle ſçache: & ſi Perrin eût fait comme elle, il lui reſteroit plus de bien, & à vous moins de charge; car je voulais qu'il épouſît ma fille.

Madame PERRIN.

Le mal eſt fait, ma ſœur; vous préférais Henri; & ç'a ma aſſez chagrinée pour Perrin, que j'aime comme s'il étoit mon propre fils.

Madame GUILLAUME.

C'eſt un garçon-tout à-fait agriable. Auſſi je vous dirai que Georgette, y a tantôt un an qu'alle ne l'a vu, eh ben, malgré ça, je crois qu'alle en rêve, moi, car a'ne déceſſe de m'en parler. Je n'ai que cette enfant-là, je veux que ça ſoit heureux, c'eſt naturel..... Eſt-il vrai que Monſieur le Mar-

quis, rapport à la fête de demain, veut marier quelqu'un qui ne ſoit pas riche ?

Madame PERRIN.

Eh ! vraiment oui.

Madame GUILLAUME.

Eh ben ? vous v'là nourrice de ſon fils; il aimera mieux que ce bien-là tumbe ſur Perrin que ſur un autre ?

Madame PERRIN.

Oh ! il y a bien mieux que ça, ma ſœur.

Madame GUILLAUME.

C'eſt donc çartain, c'que le Bailli m'a écrit ? Qu'il eſpéroit de l'y faire avoir un emploi chez Monſeigneur ?

Madame PERRIN.

Oui ma ſœur.

Madame GUILLAUME.

Eh ben, que Perrin ait ſa place ! & je l'y donne ma fille.

Madame PERRIN, *avec joie.*

Ah, ma chere ſœur !

Madame GUILLAUME.

Le voici : ne lui parlez de rien encore !

SCENE X.

Madame GUILLAUME, Madame PERRIN, PERRIN.

PERRIN.

MAdame, il eſt jour chez Monſieur le Marquis.

Madame PERRIN, *s'en allant vîte.*

Ah ! il faut que j'aille arranger ſon cher enfant ; pour le mener chez lui. (*Elle ſort.*)

SCENE XI.

Madame GUILLAUME, PERRIN.

Madame GUILLAUME.

BOnjour, mon cher Perrin ; il faut que je vous quitte pour aller demander au Bailli quelques couplets pour votre couſine.

PERRIN.

Dépêchez-vous, ma tante, car il vient ici avec nos habitans.

Madame GUILLAUME.

Ma fille m'attend chez lui. A propos ! vous qui avais de l'eſprit, vous la ſtylerais un peu pour dire ça, pas vrai ?

PERRIN.

Volontiers, ma tante.

Madame GUILLAUME.

Vous varrez que je ne ſis pas ingrate: je n'vous dis que ça.

(Elle ſort.)

SCENE XII.

LE BAILLI, PERRIN, LE GARDE-CHASSE, LES HABITANS *du Village.*

LE GARDE-CHASSE.

COmmençons par moi, d'abord....

HENRI, *en ſautant.*

Georgette en ſera ! queux plaiſir ! mon amoureuſe ſera de la fête !

LE GARDE-CHASSE.

Eh mais, tais-toi donc Henri ! gnia a parler que pour toi.

LES HABITANS.

Oh ça, M. le Bailli.

LE BAILLI.

Un moment, mes enfans ; ſi vous parlez tous enſemble....

HENRI.

Plus bellement. Vous étourdiſſais Monſieu l'Bailli ; vous n'avais non plus de circonception !...

LE BAILLI, (*à Perrin, qui va s'aſſeoir ſur le banc qui eſt ſous le feuillée.*)

Comment voulez-vous que Monſieur Perrin puiſſe écrire vos idées ? Allons, mon cher ami, prenez la plume, tirez votre papier. Meſſieurs, je vous le répéte, je ne veux pas dans ceci afficher plus de mérite que je n'en ai. Je ſçais combien vous chériſſez vos Maîtres.

LE GARDE-CHASSE.

C'eſt du vrai, je m'en vante.

LE BAILLI.

J'affoiblirois vos ſentimens en voulant les interpréter. Ainſi parlez... comme vous penſez.

LE GARDE-CHASSE.

Tout bonnement comme ça, c' qu'on penſe...

HENRI.

Et ça ſuffit.

LE BAILLI.

L'expreſſion naïve de votre zele, fera le fonds de chaque couplet, croyez que les vers n'en feront que la forme... comment ? vous écrivez, Perrin ?

PERRIN.

Eh, oui vraiment, n'eſt-ce pas là le fonds de votre couplet ?

LE BAILLI.

Vous me devinez ? il y a de l'eſprit à cela, j'en ſuis fort aiſe.

LE

LE GARDE-CHSSE.

Perrin a morgué raiſon.

HENRI.

A ce moyen, Monſieur le Bailli, je ſerons dans c'te fête, pour plus que je n'croyons.

LES HABITANS.

C'eſt ben honnête à vous, Monſieur l'Bailli !

FINALE.

LES HABITANS.

» Grand-merci, (*bis.*)
» Monſieu l'Bailli !

LE BAILLI, *d'un ton d'importance & de ſatisfaction.*

» Ici le zele eſt ſi ſincère !
» Le ſervir, c'eſt me ſatisfaire.

TOUS LES HABITANS.

» Grand-merci,
» Monſieu l'Bailli.

HENRI, *au Garde-Chaſſe qui va s'aſſeoir à côté de lui.*

Laiſs' moi rêver à c'que je dois dire.

PERRIN.

Le cœur nous tiendra lieu d'eſprit.

LE GARDE-CHASSE.

Je le penſois ; qu'eſt-ce qui l'a dit ?

HENRI.

Perrin l'a dit.

LE GARDE-CHASSE.

Ca m'interdit.
(*Avec Henri.*)
Oh ben, pour lui gnia qu'à l'écrire ;
Que n'ſis-je l'premier qui l'a dit !

TOUS.

Il l'a dit, c'eſt lui qu'il l'a dit.

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, MATHURINE, COLETTE, ET JEUNES FILLES *du Village.*

LES JEUNES FILLES.

N'Oubliez pas les jeunes filles.

LE GARDE-CHASSE.

Si nous laiſſons jaſer les filles,
D'aujourd'hui j'n'finirons rien.

PERRIN, *au Bailli.*

Un peu de peine pour un bien....

LE BAILLI.

Un peu de peine pour un bien?...
C'eſt juſte, elles ſont ſi gentilles!
A vous je vais ſonger auſſi.

LES JEUNES FILLES.

Grand-merci, Monſieu l'Bailli.

SCENE XIV.

Les Acteurs précédens, LA FLEUR.

LA FLEUR.

OSerons-nous nous faire inſcrire?

LE BAILLI.

Eh mais, mon enfant?

PERRIN.

Pourquoi non?

LE BAILLI.

Le temps....

LA FLEUR.

Hélas! ſommes-nous donc
Les moins zélés de la Maiſon?

PERRIN.

C'eſt le vrai jour de la Maiſon.

LE BAILLI.

C'eſt le vrai jour de la Maiſon,
Oui, j'y ſongeois, il a raiſon.

TOUS.

C'eſt le vrai jour de la Maiſon.

SCENE XV.

Les Acteurs précédens, GEORGETTE.

GEORGETTE.

OH ça! vous venais de me l'dire,
queuqu'chos'pour nous dans tout ceci?

LE BAILLI, *en regardant Perrin.*

Elle aura ſon couplet auſſi.

GEORGETTE.

Grand-merci, Monſieu l'Bailli.

TOUS.

Grand-merci, Monſieu l'Bailli.

(*Tous les habitans, dans des attitudes différentes, paroiſſent occupés à rêver à leurs idées, Henri & le Garde-Chaſſe, ſur le même banc de gazon, ſur le devant du Théatre; la Fleur un peu plus loin, Georgette ſe promenant ſur le devant du Théâtre, & les jeunes Filles en grouppe, l'une aſſiſe l'autre debout, & ayant l'air de ſe communiquer leurs idées.*)

HENRI.

Laiſs'-moi rêver à c' que j' dois dire.

LA FLEUR ET LE GARDE-CHASSE.

J'ai mon idée en tête.

LE GARDE-CHASSE ET LES PAYSANS, *en s'approchant du Bailli.*

Oh! c'eſt quaſiment fait.

HENRI, *les ſéparant & allant au Bailli.* (*à Perrin.*)

Paix! v'là que ç'a vient; voulais-vous bien écrire!

(Sautant de joie.)

Oh oui ! . . . bien, bien ! oh ! je voulons mieux dire.

LE GARDE-CHASSE, *le contrefaisant*

Bien, bien ! oui bien ! c'est donc là le sujet
De ton couplet ?

PERRIN, *en regardant le Bailli.*

Eh ! mais ? . .

LE BAILLI, *aux habitans.*

Mais ? ne pensez pas rire !

GEORGETTE, *séparant henri & le Garde-Chasse.*

Oh ! moi, c'est ça. Voulais-vous bien écrire ?
» Ah Madam', si j'avois sçu par avant,
C' que j' n'ai sçu qu' par après . . . c'est-à-dire, c'te fête . .
Dont qu' j'ai l'honneur d'en être ...

LE GARDE-CHASSE.

Après.

GEORGETTE.

Ahi ... en rêvant.
Ç'a reviendra.

LES PAYSANS, *s'approchant du Bailli.*

J'ai mon idée en tête.

GEORGETTE.

M'y v'là » J'aurions queu'chos' de ben mieux qu'ça . . .
(au Bailli.)
C'est clair.

LE BAILLI, *regardant Perrin qui paroît embarrassé.*

Très-clair *(à Georgette.)* après

GEORGETTE, *après avoir rêvé.*

Mais quand on n'a sçu ça qu'hier . . .
» Ben tard encor ! . . .

LE GARDE-CHASSE, *tirant à part le Bailli & les habitans.*

Moi, j'ai du bon j' m'en vante.

GEORGETTE, *faisant aux habitans signe de se taire.*

» Ç'a fait qu'vous excus'rez vot' ptit' servante . . .
» De n' vous offrir que tous l's œufs frais . . .
(Voyant Perrin & le Bailli qui la regardent avec étonnement.)
» De nos poules. V'là tout.

LE BAILLI, *en regardant Perrin.*

(*en fouriant à Perrin.*) Œufs frais & poules ! Mais ? . .
Cela donne à rêver.

PERRIN, *au Bailli.*

Oh ! l'idée eſt ſi claire.

LE BAILLI.

(*A Perrin.*) (*Aux Habitans.*)
Oui ? . . cela ne lui coûte guere.
Mais moi ? ---

PERRIN.

L'on ſçait votre facilité. ---

LE BAILLI, *aux habitans.*

Je la dois au deſir de plaire ;
Oui, le bonheur & la gaité
Abrégent la difficulté.
(*On entend des Ménétriers.*)
Qu'entends-je ? . . . adieu tout le myſtere !
Ah ! les Ménétriers maudits !
(*Aux habitans, qui ont l'air de ſuivre des yeux les Ménétriers que l'on entend.*)
Preſqu'aux oreilles de nos Maîtres !
Voyez ! preſque ſous leurs fenêtres !

LE BAILLI.

Je vais tancer ces étourdis :
Vous, enfans, allez en ſilence
Terminer chez moi la ſéance.
(*Montrant Perrin*)
Vous dicterez, il écrira ;
Le reſte me regardera.

LES PAYSANS.

C'eſt bien dit ; allons en ſilence
Terminer chez lui la ſéance ;
Je dicterons, il écrira.
(*Le reſte vous regardera.*)
Le reſte vous regardera.

PERRIN.

C'eſt bien dit, venez en ſilence
Terminer chez lui la ſéance ;
(*Montrant le Bailli.*)
J'écrirai tout, il reviendra.
Le reſte le regardera.

(*Les habitans ſuivent Perrin, & ſe ſéparent du Bailli, qui va très-vîte joindre les Ménétriers qu'il a entendus.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PERRIN, LA FLEUR.

PERRIN.

VOus n'êtes pas ami du Bailli, je le ſçais; mais le couplet qu'il vient de vous donner ? . .

LA FLEUR.

Ne m'a pas fait oublier ſon refus; & vous (qui ſerez ſa dupe, puiſque vous le voyez) vous regardez ſûrement comme honnête à lui de n'avoir employé dans les couplets, que nos ſentimens à tous... Eh! . . c'eſt qu'il ne connoît gueres la ſincérité, & qu'il étoit bien ſûr que tous nos cœurs la lui feroient connoître. Oui, oui Monſieur. Il ſeroit bien étonné, s'il ſçavoit que je l'ai entendu chez Monſieur le Marquis s'attribuer l'honneur de l'idée que nous avons eu tous avant lui. Il a tout inſpiré; il a tout conduit, notre zele n'y eſt pour rien . . . (*en pleurant preſque.*) voler à des habitans (qui ont leurs cœurs à eux, enfin) le pauvre petit mérite que leur attachement peut leur donner vis-à-vis de bons Maîtres! . . Cela eſt indigne, Monſieur . . . Et, tenez, il ſe répand dans le village, que Monſeigneur veut couronner la fête de demain par le mariage de quelqu'un, voulez-vous gager que ce ſera celui de Babet, dont le Bailli a, dit-on, diſſipé le bien.

PERRIN, *très-vivement*

Son bien? eh! m'importe? en a-t-elle beſoin?

LA FLEUR, *vivement.*

Vous l'aimez, Monſieur Perrin? vous l'aimez?

PERRIN, *avec embarras.*

Je ne dis pas cela, Monſieur la Fleur.

LA FLEUR, *avec joie.*

Moi, je le vois, je le dis, Monſieur!

PERRIN, *très-vivenent.*

Gardez-vous de le dire, mon cher la Fleur; mais, (*avec embarras.*) il ſeroit bien important d'obtenir de Monſeigneur, que je jouaſſe de préférence au Bailli, un rôle d'amoureux....

LA FLEUR, *avec joie & action.*

De Mademoiſelle Babet?.. Que vous craignez de me dire que vous aimez; (*en pleurant.*) à moi que feu votre pere a placé chez M. le Marquis? à moi qui n'eus jamais le cœur ingrat?.. à moi?.. (*vîte.*) Ah, Monſieur!.. je vais guetter l'occaſion... je vaincrai ma timidité, j'oſerai parler à Monſieur le Marquis. Il ſçaura votre amour, Monſieur.

PERRIN.

Et pourroit en inſtruire le Bailli, qui m'empêchera de voir Babet, de me concerter avec elle; vous me perdriez.

LA FLEUR.

Je vois ce qu'il faut dire, je conçois vos craintes; que ne puis-je travailler dans le moment à les diſſiper! Mais, pour empêcher notre Maîtreſſe de s'appercevoir de nos préparatifs de fête, M. le Marquis eſt ſorti avec elle: je vais guetter ſon retour. Paix! voici Georgette.

PERRIN.

Ah! ne me quittez pas, je vous prie.

SCENE II.

LA FLEUR, PERRIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

AH! mon couſin, vous v'là ! j' vous charchois par-tout pour vous dire que d'abord, oh ! vous allez être bien aiſe vous ! guia que ce pauvre Henri...

PERRIN.

Comment ? qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

GEORGETTE.

Eh, pardine, vous ſçavez ben qu'il y a... comment, c' qu'ils ont dit ? une ſcene ... paſtourelle? qui amene le mariage de Babet avec Monſieu l'Bailli.

PERRIN, *à part à la Fleur.*

Monſieur la Fleur !

LA FLEUR, *bas à Perrin.*

Paix donc, obſervez-vous ! Mais qu'y a-t-il là de ſi heureux pour M. Perrin ?

GEORGETTE.

C'eſt qu'après le mariage du Bailli & de Babet, (*riant niaiſement*) on fera tout de ſuite le nôtre.

PERRIN.

Comment, Georgette ? on nous marie tous deux ?

GEORGETTE.

Ne criais donc pas ſi fort !

LA FLEUR.

Elle a raiſon, modérez votre joie !

PERRIN.

Je la modere auſſi.

GEORGETTE.

Sûrement. Car M. le Bailli, qui avoit fait venir ma mere pour ça, lui a recommandé ben fort d'vant moi, & à Madame Perrin, de ne vous en rien dire encore ; pour vous ſurprendre agréablement....

PERRIN.

PERRIN.

Agréablement ?

GEORGETTE.

Oui, demain que Monſeigneur a dit qu'ça s'feroit.

PERRIN.

Comment, Monſeigneur eſt prévenu ?

GEORGETTE.

A telles enſeignes qu'il ſçait que vous n'avez pas de bien, & qu'il vous nomme ſon ſecretaire, rapport à moi qui vous épouſe.

LA FLEUR.

Eh bien, vous voilà tout émerveillé des obligations que vous avez à Monſieur le Bailli. Il prépare votre bonheur ſans que vous le ſçachiez.

PERRIN, *à part à la Fleur.*

Pour aſſurer le ſien.

LA FLEUR.

Il vous fait avoir une place, qu'à la vérité il n'avoit pu obtenir de réunir à la ſienne...

PERRIN.

Oui ?

LA FLEUR.

Mais qui vous prouve à quel point il s'occupe de vous.

GEORGETTE.

Comme Henri auroit été ben aiſe d'avoir c'te place-là lui !

LAFLEUR.

Il eſt vrai qu'il eſt bien à plaindre au moins ce pauvre Henri.

GEORGETTE.

Oh ! je le ſens ben, allez.

PERRIN.

Mais, Georgette, il eſt bien clair que vous l'aimez ?

GEORGETTE.

Mais ſi ça eſt, à qui la faute ?

ARIETTE.

Je vous aimois bien l'an paſſé ;
Rien qu'à vous voir, oh ! je m' croyois heureuſe,
Puis, vous partais ; puis, me v'là langoureuſe ;
Puis, v'là que c't'amour commencé,
Ça tormentoit vote amoureuſe....
J'ai vu Henri ; ça s'eſt paſſé.
Puis vous v'là, quand v'là que je l'aime ;
Ma mere m' dit qu' ça s' paſſera ;
Quand je la vois, je crois que ça fera :
Mais ſi Henri ſe lamente & ſe chême ?
J'aurai beſoin que ma mere ſoit là,
Pour que mes yeux ne pleurions pas de d'même.

LA FLEUR.

Oui, mais quand vous le verrez....

GEORGETTE.

Et ma mere ne veut pas que je l'voie, ni même que je l'y parle.

PERRIN.

Et vous lui laiſſeriez ignorer ſon malheur ?

GEORGETTE.

Oh ! je ſçais ben qu'il faut être honnête une fois. J'ai prié Babet de lui conter tout ça.

PERRIN, *vivement.*

Comment, c'eſt Babet ?..

GEORGETTE.

Et tenez, la voyez-vous qui parle avec lui ? oh ! s'il faut qu'il m'ait apperçue... je m'enfuis.

PERRIN, *la retenant.*

Ah ! Georgette, il y auroit de l'ingratitude à ne pas le conſoler, & je vous le permets.

GEORGETTE.

Ah ! c'eſt ben obligeant, je vous en aime eune fois davantage, & je ne lui parlerai plus que c'te pauvre petite fois là.

LA FLEUR.

Voilà le Bailli qui les joint.... je vais guetter le retour de M. le Marquis.

SCENE III.

PERRIN, GEORGETTE, HENRI, BABET, LE BAILLI.

GEORGETTE.

Quinque.

OUi, le v'là qui s'plaint à Babet,
V'là que je ſens eun' frayeur mortelle....
Je crois qu'il m'appelle cruelle ;
Je ſens le mal que ça lui fait.

PERRIN.

Mon vieux rival parle à Babet ;
Sans doute il me peint infidele :
Ah ! ſi je m'excuſe auprès d'elle,
Je vais trahir notre ſecret.

LE BAILLI, *qui arrive avec Henri & Babet.*

Vous le ſçavez, parlez, Babet ?
(*Montrant Henri.*)
Son amoureuſe eſt infidelle :
Perrin l'aime, il eſt aimé d'elle
Perrin nous a dit ſon ſecret.

BABET.

Comment ! voulez-vous que Babet
Déſole un pauvre amant fidele ?
Henri perd tout ; il n'aime qu'elle :
Je ſens le mal que ça lui fait.

HENRI, *à Georgette.*

Pour me tromper, qu'eſt-ce que j'tai fait ?
Dis-le, pour voir, trompeus' cruelle !
Fi, qu'c'eſt vilain d'être infidelle !
Encor, ſi ça t'enlaidiſſoit !
Vous qu'êtes bonne, autant que belle,
M'anſell' Babet ! parlais pour moi !

LE BAILLI & BABET.

Perrin fidele, eſt aimé d'elle :
Perrin nous a dit ſon ſecret.

PERRIN, GEORGETTE & HENRI.

Je ſens une douleur mortelle.

GEORGETTE *&* PERRIN.

Hélas ! je ne peux rien pour toi.

HENRI.

Hélas ! on ne peut rien pour moi !
(*en pleurant.*)
Me v'là perdu !

GEORGETTE.

Tenais ! le v'là qui pleure !

HENRI.

J'm'en vas mourir.

GEORGETTE, *à Perrin.*

Mais, s'il faut qu'il en meure !

PERRIN.

Vous l'aimez donc ?

GEORGETTE, *à Perrin.*

Je crois qu'ça r'vient,
Quand il pleure & qu'il s'déſeſpere.

HENRI, LE BAILLI, BABET *&* PERRIN.

Ah ! vous l'aimez ?

GEORGETTE, *à Perrin.*

N'en dites rien,
Vous m'feriez gronder par ma mere.

Tous quatre.

Fort bien, fort bien.

GEORGETTE.

N'en dites rien.

LE BAILLI.

Venez rejoindre votre mere.

GEORGETTE.

Vous m'ferez gronder par ma mere.

LE BAILLI.

Allez, allez ; Perrin, laiſſez faire.
L'aveu de ſa mere
Doit ſeul décider.

PERRIN *&* BABET.

Non, non, ce n'eſt point ſa mere,
C'eſt ce cœur ſincere
Qu'il faut conſulter.

HENRI.

Hélas ! l'amoureux ſincere,
Qui t'avoit ſçu plaire,
Peux-tu le quitter ?

GEORGETTE.

Hélas, il eſt ſi ſincere,
Il m'avoit ſçu plaire,
Comment le quitter ?

LE BAILLI, *à Perrin.*

Votre ame eſt trop généreuſe,
Songeons à votre bonheur.

PERRIN.

S'il ne peut la rendre heureuſe,
J'y renonce de bon cœur.

HENRI, *lui ſautant au col.*

Qu'eux plaiſir! car elle m'aime;
Chacun de vous l'a bien vu.

LE BAILLI.

C'eſt trop abuſer vous-même
D'un eſprit trop ingénu.

(*En quinque.*)

Allez, allez; Perrin, laiſſez faire, &c.

LE BAILLI, *à Georgette.*

C'eſt-à-dire que vous voulez déſobéir à votre mere?

GEORGETTE, *très-vivement.*

Je ne dis pas ça, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Vous voyez bien?

GEORGETTE, *à Perrin.*

Je fais ce que vous m'avez permis. Je le conſole.

LE BAILLI, *riant.*

Ah, ah!

BABET, *d'un ton piqué.*

De ce que vous en épouſez un autre? Ah! Monſieur Perrin a tort de ſe plaindre.

PERRIN.

Fort bien!...

LE BAILLI.

Ajoute à cela, mignonne, que Georgette a trop bon cœur pour répéter à Henri ce qu'elle a dit à ſa mere, que la place qu'obtient Perrin, le rend préférable à tous égards.

PERRIN.

La préférence eſt flatteuſe.

GEORGETTE, *montrant Henri.*

Et il me gronde? c'eſt pourtant ça....

HENRI.

Comment c'eſt ça?

GEORGETTE.

Qui a décidé ma mere ; ainſi tâche que Monſeigneur te nomme auſſi ſon ſecretaire.

HENRI.

Eſt-ce que je ſçais écrire donc ?

GEORGETTE.

Eh ! mais vous apprendrez ; pardine ! on fait queuque choſe pour épouſer ſon amoureuſe, peut-être ?

LE BAILLI, *riant.*

Ah , ah !

HENRI, *déſolé.*

Ah ! monguieu , monguieu !

LE BAILLI, *à Henri.*

N'y ſongez plus , croyez-moi ! (*à Georgette.*) Et vous , venez chez votre mere.

HENRI.

J'y vais auſſi, & je lui dirai que ce mariage... c'eſt indigne de tromper queuqu'un comme ça.

GEORGETTE.

Elle m'a défendu de lui parler, elle verra que je lui ai tout dit.

LE BAILLI.

Sûrement. Reſtez Henri.

HENRI.

Je n'en ferons rian

GEORGETTE, *très-piquée.*

Comment ? Après que vous êtes cauſe que je pleure , vous voulez encore me faire gronder ?

HENRI.

Oh ! je n'écoute rian.

GEORGETTE.

Oui ? Eh ben , Monſieu , je ne vous aime plus , là. Je n'aime plus que Monſieu Perrin.

(*Elle ſort très-vîte.*)

LE BAILLI.

Qu'ai-je dit ?

PERRIN.

Le retour eſt charmant.

HENRI, *courant après Georgette.*

Oh ! vous m'aimez Manefelle, vous me l'avez dit, on l'a entendu.... nous verrons.

LE BAILLI.

Petits nuages que je vais diffiper.

PERRIN.

Non, Monfieur, je vous en prie.

LE BAILLI *à Babet.*

Fais-lui entendre raifon.

BABET.

Je n'aurai pas de peine.

LE BAILLI.

Attendez-moi ici tous deux, Monfeigneur ne rentrera que tard. Nous aurons le temps de concerter notre fcene. (*Il fort.*)

SCENE IV.

PERRIN, BABET.

BABET, *à voix aſſez ferme, & en reproches, tant qu'elle voit le Bailli.*

SUrement, Monfieur, vous devez fentir que Georgette ne réfiftera pas à fa mere ; & au lieu d'aller dire non, vous reftez ?

PERRIN.

Pour te raffurer, pour te dire que Georgette n'aime que Henri, & que rien dans le monde ne me fera changer.

BABET, *en pleurant.*

Bon. Madame Perrin vous y forcera : elle vous dira devant Monfeigneur, que tout aft arrangé, que votre couſine eſt riche ..... que moi, fi vous oſez en parler ..... je n'ai rien ; puis elle pleurera, puis ça vous touchera ..... puis

moi..... ah, mon ami! ne me trompe pas.

PERRIN.

Moi, te tromper!

BABET.

Ça ſeroit ben ingrat toujours.

PERRIN.

Et la jalouſie, & la douleur t'aveuglent au point de ne pas ſentir qu'en déſabuſant le Bailli, nous nous perdions! au lieu que Henri, dans ſes alarmes, va réclamer la parole de Madame Guillaume, qui craindra que ſon injuſtice ne parvienne juſqu'aux oreilles de notre Maître; l'amour de Georgette ſe ranimera, fléchira le cœur d'une mere, qui ne ſera pas aſſez cruelle pour aſſurer à jamais le malheur de ſa fille.

BABET.

Si ça pouvoit être!

PERRIN.

Oh ſûrement! écoute, tu dois porter nos corbeilles à M. la Fleur.

BABET.

Oui.

PERRIN.

Saiſis ce moment pour le preſſer d'agir pour nous, il me l'a promis; il ſçait notre amour.

BABET.

J'y cours, mon ami.

PERRIN.

Eh non, Monſeigneur n'eſt pas au château, ſçachons, avant, ce qu'aura produit l'entrevue de Henri & de Madame Guillaume; le Bailli nous le dira.

BABET.

Ah! oui: & il nous a dit de l'attendre ici.

PERRIN.

Pour que je l'entende dans ſa ſcene? laiſſe-moi faire, je déconcerterai ſi bien ſon amour-propre, que je l'obligerai peut-être à me céder ſon rôle.

S'il

S'il s'y refuse ? alors il croit m'empêcher d'assister à la scene sur laquelle nous fondons notre espérance? mais Madame Perrin m'en ménagera le moyen. N'oublie pas de ton côté ces vers que je t'ai donnés!

BABET.

Oublier ce qui peut seul faire notre bonheur ?

PERRIN.

En attendant que le Bailli arrive, repasse-les ; & pour ne point te distraire, je vais revoir s'il n'y a rien à corriger au dernier couplet pour les Filles du village.

BABET.

C'est bon : (*Ils se mettent tous deux à leur rôle.*) tu n'as pas besoin de tes tablettes, puisque tout est fait ? donne-les moi !

PERRIN, *lui donnant les tablettes.*

Tu as raison, tu pourras à ce moyen répéter sans moi. Mais prenons garde que le Bailli ne les voie sur-tout !

BABET.

Je crois bien.

(*Babet fait des gestes comme si elle répétoit son rôle, & tient les tablettes.*)

PERRIN, *en lisant son couplet.*

Pas mal : (*fixant Babet*) Eh ! ce sont ces gestes-là, que je voudrois qu'elles eussent.

SCENE V.

PERRIN, BABET, LE BAILLI.

LE BAILLI, *applaudissant.*

A Merveille, en vérité.

BABET, *faisant un cri de surprise en cachant les tablettes sous son tablier.*

Ah!

LE BAILLI, *à Perrin qu'il voit serrer le papier qu'il tenoit à la main.*

Eh, ce n'est que moi, ne vous dérangez pas! Il tremblait que ce ne fût Madame la Marquise, car je l'ai vu vîte, vîte serrer...

PERRIN.

Le couplet pour les Filles du Village.

LE BAILLI.

Que je venois chercher.

PERRIN.

Le voici.

LE BAILLI, *après avoir lu.*

C'est cela?

BABET, *qui a passé ses tablettes à Perrin.*

C'est cela. Eh bien, Monsieur le Bailli? Georgette?...

LE BAILLI.

Brouillée plus que jamais avec Henri, lui a dit; devant Madame Guillaume, qu'elle n'épouseroit & n'aimoit que vous.

BABET, *avec reproche à Perrin.*

Ce que je vous avois prédit, Monsieur?

PERRIN.

Non, Mademoiselle, cela n'est, ni ne peut être.

BABET, *avec humeur.*

Votre mariage est arrangé.

LE BAILLI.

Qu'a-t-il à dire ?

BABET.

C'eſt vrai.

LE BAILLI.

N'eſt-ce pas Mignonne ? cela te donne de l'humeur, & à moi auſſi : mais il ne faut pas que notre fête en ſouffre : allons à notre ſcene, déclamons les vers ſans les chanter ; car ſur le goût du chant, je n'ai pas beſoin de leçons...

PERRIN.

Vous ne doutez de rien ?

LE BAILLI.

Pardonnez-moi... le commencement de la ſcene ? oh j'en ſuis sûr. Mais paſſons à la déclaration.

» Pour vous engager dans ſes nœuds,
» La voix de l'amour vous appelle.

BABET.

Eh ben, Monſieur, que voulez-vous que je faſſe, ſi ça n'eſt pas mieux dit.

PERRIN.

Eh, mais elle a raiſon ; gauche dans votre attitude, ne ſçachant que faire de vos bras, vous vous rendez riſible quand il faut être attendriſſant.

LE BAILLI.

L'habit de Berger m'animera.

PERRIN, *avec humeur.*

Plus que la Bergere ? cela eſt galant.

LE BAILLI.

Trêve aux plaiſanteries ! l'on ne ſe met pas tout de ſuite dans la chaleur de ſon rôle.

PERRIN.

A votre âge, ſoit ! mais au mien...

LE BAILLI, (*aſſez ſérieuſement, cherchant où il en étoit.*)

La fin ira mieux : écoutez ..

» Ah ! l'amour vous appelle...
» Que le Berger le plus fidele
» Liſe ſon bonheur dans vos yeux !

PERRIN.

C'eſt encore pis. Plus d'illuſion ; plus d'intérêt ;... jugez de la différence!

» Pour vous engager dans ſes nœuds,
» La voix de l'Amour vous appelle.

(*Babet qui a boudé Perrin, ſe retourne de ſon côté.*)

» Que le Berger le plus fidele...

(*au Bailli.*)

Voyez ſi je n'ai pas bien l'air de ce que je dis...

LE BAILLI, (*occupé à copier les geſtes de Perrin.*)

Allez, allez donc!

PERRIN, *plus vivement.*

» Le plus fidele
» Liſe ſon bonheur dans vos yeux.

(*Il lui baiſe la main.*)

BABET, *au Bailli.*

C'eſt ça qui a l'air de la vérité... ça ranime.

LE BAILLI, *paſſant entr'eux deux.*

Oui, oui ; mais vous n'aviez pas dit qu'il falloit baiſer ſa main.

PERRIN.

Ce ſont des choſes de ſituation qui ne ſe diſent point, que le moment indique. Répondez, Mademoiſelle Babet... attendez que je me mette (*au Bailli en ſe remettant auprès de Babet.* en ſcene pour vous ! & voyez comme je la regarde!

BABET *tendrement à Perrin.*

» Oui, je n'aime que vous. Et le moyen de feindre,
» Aux regards d'un Berger... & ſincere & conſtant ?

(*Chaque geſte que fait Perrin eſt imité par le Bailli.*)

» Mes compagnes, à chaque inſtant,
» Des maux que fait l'Amour, ne ceſſent de ſe plaindre;
» Mais j'oublie, en vous voyant,
» Les raiſons qu'on a de le craindre.

PERRIN.

Ah!

LE BAILLI, *répétant le ſoupir.*

J'entends : ah!

BABET.

Miſéricorde, quel ſoupir!

PERRIN.

Eh, Monsieur, vous ne ferez pas plus de plaisir à Monseigneur qu'à nous.

LE BAILLI.

Il m'entendra avec moins d'humeur. Soyez tranquille ! mais pourquoi a-t-elle dit « en vous voyant. Il y a dans le rôle, » en vous écoutant.

PERRIN.

Changement plus expressif ; & si je joue la scene, ce ne sera pas là le seul...

BABET.

Vous ne la reconnoîtrez pas.

LE BAILLI.

Morceau d'ensemble.

» Y songez-vous, comment, comment? — BABET & PERRIN. Eh ! oui vraiment !
» Sans m'avertir du changement? — Un changement.

PERRIN & BABET.

» Mais pour un rien, comme il s'emporte !

LE BAILLI. — PERRIN & BABET.
» Ah, j'ai grand tort. — Assurément.

PERRIN.

» Au bien de ma scene il importe.

(*avec Babet.*) — LE BAILLI.
» Elle en aura plus d'agrément. — Plus d'agrément.
» Vous en conviendrez aisément ; — Expliquons-nous
» Expliquons-nous plus posément ! — plus posément.

PERRIN, *au Bailli.*

» Un Berger de votre âge,
» Nuiroit trop à l'ouvrage.

LE BAILLI, *très-sérieusement.*

Monsieur, auriez-vous pour objet
De manquer à votre parole ?

PERRIN.

Non, je le jure, mon projet
N'est autre que d'avoir mon rôle.

LE BAILLI, *se radoucissant.*

S'il est ainsi, méchant garçon,
Rapprochons-nous, parlons raison !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Rapprochons-nous, parlons raison !

LE BAILLI.

Loin de m'inſpirer du courage ;
Vous intimidez votre Acteur.

PERRIN.

Mon jeu ranimera l'ouvrage,
Les ſuccès en ſont pour l'Auteur.

LE BAILLI.

Mais à la ſcene, Monſeigneur
A déjà donné ſon ſuffrage :
Et d'ailleurs le rôle ne va
(à Babet.)
Qu'à celui qui t'épouſera.

PERRIN & BABET, *(au Bailli)*

P. A mon âge. } Croyez
B. A ſon âge. } qu'il va ;
(l'un à l'autre)
Non, jamais il n'en démordra ;
Mais Monſeigneur décidera
(au Bailli.)
Si le rôle vous reſtera.

LE BAILLI.

Le rôle ainſi me reſtera.
Point d'entêtement ſur cela.
Mignonne, le rôle ne va
Qu'à celui qui t'épouſera.

LE BAILLI.

Je vois les Filles du Village .....
Laiſſons cela.

PERRIN & BABET.

Laiſſons cela ?

LE BAILLI & PERRIN, *(à part.)*

Ah ! j'étouffe de rage.

LE BAILLI.

Ne tentez pas ce moyen-là :
Vois donc le tort qu'il ſe fera ?
Jamais il n'y renoncera !

PERRIN.

Oh Monſeigneur vous forcera.
Déraiſonner à ce point-là ?
Jamais il n'y renoncera !

BABET.

Renoncez à ce projet-là.
Jamais il n'y renoncera !
Cédez, cédez ſur ce point-là !

TOUS TROIS.

Point d'entêtement ſur cela !

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, MATHURINE, COLETTE ET LES FILLES *du Village.*

MATHURINE, COLETTE.

(Dans ce morceau, elles entremêlent à ce qu'elles disent, & l'air & les figures de la Contredanse quelles viennent de répéter.)

CHez nous que de réjouissance !
Dès l' matin le plaisir commence.
Oh ! le bon jour que celui-ci !
Sous l'ormeau l'on répete, on danse ;
Comm' Guillau forme à la cadanse ;
Si vous en doutais, venais-y !

PERRIN, *au Bailli.*

Il ne vous manque, Dieu-merci,
Que de conduire encor la danse.

LES FILLES.

Sur ce point soyais sans souci ;
C'est l'grand Ménétrier d'ici.

LE BAILLI.

Chacun s'y dispute de zele.

TOUTES LES FILLES *du Village.*

C'est du vrai ; mais voyez Guillau,
Comme il fait danser sous l'ormeau !

LA PREMIERE.

Eun'Contredanse, qu'est ben belle !....

LA SECONDE.

C'est ben sûr, car elle est nouvelle.

TOUTES.

On n'la sçait pas même au Château.

BABET.

Au Château ?

PERRIN ; *à part, à Babet, tandis que le Bailli danſe avec les jeunes Filles du Village.*

Au Château ?
Vous y porterez nos corbeilles !
La Fleur les attend.

BABET.

Grand merci !
J'y ſonge auſſi.

LE BAILLI, *les ſéparant.*

J'y ſonge auſſi.
Allez tout ira par merveilles.
(*Aux jeunes Villageoiſes.*)
Mais vos bouquets ?

LES FILLES.

Ils ſont prêts.
Mais nos couplets ?

LE BAILLI.

Ils ſont faits.

PERRIN, *au Bailli.*

Mon role ?

LE BAILLI, (*avec humeur,*)

Eh non,
(*Aux jeunes Filles.*)
Belle jeuneſſe !
Venez chez moi, car le temps preſſe ;
Voici l'effet de ma promeſſe ;
Vous apprendrez l'air aiſément :
(*Il va pour les emmener.*)
(*A Perrin qui s'apprête à ſuivre.*)
Oh ! ne me ſuivez pas !

PERRIN.

Comment ?
Y penſez-vous ?

LE BAILLI.

Aſſurément.
(*Aux jeunes Filles.*)
Pourquoi ? pour me rompre la tête,
Qu'embarraſſe déjà la fête,
Il exige des changemens :
Mais je vous dois tous mes momens.

PERRIN.

J'abuſerois de vos momens ?

LES

LES JEUNES FILLES.

Vous nous devez tous vos momens.

LE BAILLI.

Oui, d'un vain espoir il se flatte.

LE BAILLI. Laissons le dire, allons, passons !

PERRIN. J'éprouve de votre ame ingrate, La plus noire des trahisons.

LES FILLES. Nous devons comme les garçons, Compter aussi sur vos leçons.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le Théatre représente le vestibule du Château : de chaque côté, & entre la premiere coulisse de l'avant Scene, est un cabinet.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS, *avec une impatience douce.*

MAis, mon enfant, faites ensorte que je puisse vous entendre ! Tout ce que je puis démêler à travers le désordre & l'embarras de vos propos, c'est que votre attachement pour Perrin ... vous aveugle au point de me proposer une injustice.

LA FLEUR.

Ah ! Monseigneur, vous m'en soupçonneriez ?

LE MARQUIS.

Vouloir que j'empêche un Auteur de diſpoſer à ſon gré de ſon ouvrage?..

LA FLEUR.

Eh! le Bailli ne vous a pas dit tout.

LE MARQUIS, *avec plus d'impatience.*

Il m'a inſtruit, beaucoup plus clairement que vous, de tout ce qui parle en faveur de Perrin... de ſes prétentions, qu'il trouve fondées... ſur un rôle qui va mieux à l'âge d'un jeune homme.

LA FLEUR.

Comment? le Bailli?...

LE MARQUIS.

Gardera ſon rôle; je viens de le raſſurer ſur la demande de Perrin, à qui je veux trop de bien pour la lui accorder.

LA FLEUR.

Mais, Monſeigneur, je crains que vous ne m'entendiez pas.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai que cela n'eſt pas facile.

LA FLEUR.

Et ſi vous abandonnez Perrin? ſon mariage?..

LE MARQUIS, *impatienté.*

Ne s'en fera pas moins, puiſqu'il faut que je vous diſe tout. Mais c'en eſt aſſez.

LA FLEUR.

Babet & lui ſont ſi intéreſſans! & cette pauvre Georgette....

LE MARQUIS, *avec plus d'impatience.*

Oh! vous allez me parler de tout le village!...

LA FLEUR.

Eh bien!... de Perrin ſeul. Voyez, par-là, s'il mérite vos bontés!

(Il lui remet un papier.)

LE MARQUIS, *le prenant avec humeur.*

Fort bien, mais laiſſez-moi! vous ferez entrer Henri.

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

JE marie Perrin à Georgette & j'irois lui donner le rôle d'amoureux d'une autre!.. Mais voyons donc ce qui doit juſtifier mes bontés!.. (*il lit.*) « Couplet, ſur l'air... en vérité, la Fleur perd la tête, il croit ſans doute que je prends un Secretaire, ſans ſçavoir comme il écrit? eh, le Bailli (qui, ſelon lui, deſſert Perrin,) lui a fait copier notre fête...

SCENE III.

LE MARQUIS, HENRI.

HENRI.

AH! Monſeigneur, vous qui êtes ſi bon!

LE MARQUIS.

Eh bien, Henri, qu'y a-t-il?

HENRI.

I'gnia, Monſeigneur, i'gnia morgué, ſauf vot' reſpect, que j'avons par trop d'guignon auſſi.

ARIETTE.

On baill' ſon cœur à la franquette,
L'on n'a qu'ça, l'on veut qui ſoit bien;
Puis, c'qui m'arrive avec Georgette,
L'on compt' ſus qu'eut chos', on n'a rien.
Qu'eſt-c' qui auroit dit qu' c'étoit trompeuſe?
Ça n'avoit pas d'malice, un brin.
Oh! les filles c'eſt toujours changeuſe;
C'eſt ça qui cauſe mon chagrin.

On baill' ſon cœur, &c.

V'là qu'vous per'nez un Secretaire,
V'là qu'Georgette en a l'œil tenté;

V'là qu'ça fait ben mieux ſon affaire ;
V'là que l'amour va de ſon côté,
V'là mon bonheur qui m'eſt ôté !
V'là qu'ça n'fait plus, moi, mon affaire !
V'là c' pauvre cœur ben tormenté !
V'là c' pauvre Henri qu'eſt ſuſplanté !

On baill' ſon cœur, &c.

LE MARQUIS.

Mais, mon pauvre Henri, je ne puis pas te rendre le cœur de Georgette.

HENRI.

Mais, Monſeigneur, qu'eſt-c'qui va s'défier de ça ? c'te fille, al'me convient, c'eſt genti : j' l'y convien ; v'là qu'eſt donc ben ; & ſa mere ne m'avoit pas dit non. Ben loin d'ça ; au contraire elle avoit dit à ſa fille, ne te chêmes pas, ne pleure pas petite ſotte, ça s'fra, vrai, Monſeigneur, comme faut mourir un jour : all' l'y avoit dit d'attendre qu'elle fût un p'tit brin plus grande ; & moi d'y aller, & la mere de m'amijotter, & la fille !.. Et puis v'là tout d'un coup c'te place que vous donnez, pour que je n'aye plus rien, oh ! ça n'eſt pas de vous ; oh !... vrai.

LE MARQUIS, *riant.*

Mais, écoute-donc, Georgette aime Perrin.

HENRI.

Alle l'a dit, à cauſe de ſa mere qui eſt vaniteuſe comme tout, & qui veut perſuader à c't enfant, que ça l'y conviant mieux que moi.

LE MARQUIS.

J'en ſuis bien fâché, mon pauvre Henri ; mais le plus ſûr eſt je crois de te conſoler. Au reſte, je les attends ici, vas-t'en, je verrai...

HENRI.

Tâchez, Monſeigneur.

LE MARQUIS.

Je ne te promets rien.

SCENE IV.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LA FLEUR.

MOnseigneur ? Madame Guillaume, & sa fille.

LE MARQUIS.

Fais-les entrer.

SCENE V.

LE MARQUIS, HENRI, Madame GUILLAUME, GEORGETTE.

HENRI, *à Georgette.*

C'Est donc dit ?

GEORGETTE.

Dame, ma mere ali'dit qu'oui. Que voulais-vous ?

Madame GUILLAUME, *faisant avancer sa fille.*

Allons, v'là qu'est ben.

LE MARQUIS.

Laissez-nous, Henri !

HENRI, *s'en allant & montrant Georgette.*

Jarni ! comme c'est parfide !

SCENE VI.

LE MARQUIS, Madame GUILLAUME, GEORGETTE.

LE MARQUIS.

QU'eſt-ce que veut donc dire Henri ?

Madame GUILLAUME.

Ah, c'eſt rien, Monſeigneur, c'eſt rien.

LE MARQUIS.

Il me ſemble qu'il vous faiſoit quelques reproches ; Georgette ?

GEORGETTE, *d'un air naïf.*

Oui, c'eſt vrai, Monſeigneur, c'eſt que... il eſt fâché...

Madame GUILLAUME, *lui coupant la parole.*

De n'avoir pas autant d'eſprit que Perrin, pour profiter comme lui, des bontés de Monſeigneur, en épouſant ma fille.

LE MARQUIS.

Comment, Georgette ? il auroit voulu vous épouſer ?

GEORGETTE.

Oui, Monſeigueur, c'eſt ça ; & puiſque ma mere y avoit un petit brin promis.

LE MARQUIS, *riant.*

Oui ?

Madame GUILLAUME *interrompant.*

Oh ! vous entendais ben comme quoi ? Comme à queuqu'un vis-à-vis de qui on veut être honnête.

LE MARQUIS.

Et vous Georgette ? ne lui auriez vous (*contrefaiſant le ton de Georgette.*) pas auſſi un p'tit brin promis ?

GEORGETTE, *regardant sa mere.*

je ne... dis pas ça, Monseigneur.

Madame GUILLAUME.

Vous voyez bien ?

LE MARQUIS.

De sorte que Perrin vous plaît mieux ?

GEORGETTE, *d'un ton chagrin.*

I' m'rendra heureuse, à ç' que dit ma mere.

Madame GUILLAUME.

Comment, à ce que je dis ? à ce que vous m'avais dit vous-même, ça est-i vrai ?

GEORGETTE, *se pressant de parler.*

Oui... oui ma mere.

Madame GUILLAUME, *au Marquis, qui rit.*

Vous vous amusais de la simplicité de c't'enfant à

LE MARQUIS.

Je serais très-aise de la rendre heureuse, si Perrin l'aime autant qu'elle paroît l'aimer.

GEORGETTE, *prête à parler, & interrompue par sa mere.*

Oh ! ça, je...

Madame GUILLAUME, *lui faisant faire la réverence au Marquis.*

Remerciais donc, ma fille !

GEORGETTE.

Ben obligée de vos bontés.

Madame GUILLAUME.

Vous nous les prouvez ben, Monseigneur, en la mariant à un garçon qui l'aime, & que j'aurois choisi pour elle, n'eût-il quasiment rien !

LE MARQUIS.

(*A part.*) Eprouvons-la ! (*haut.*) vous me faites plaisir ; car j'avois peur de vous voir changer d'avis sur le compte de Perrin, parce que j'en ai changé moi-même.

Madame GUILLAUME, *vîte & avec un rire forcé.*

Changé ? comment dites-vous ça, si vous le parmettez ?

LE MARQUIS.

Je dis que je me ſuis conſulté ; que je le trouve un peu jeune... je le connois depuis trop peu de temps.. enfin, j'ai des raiſons.

Madame GUILLAUME.

Des raiſons ! & je les devinons ; avouais, Monſeigneur, qu'on aura décélé Perrin ! qu'on vous aura dit ce qui en eſt ! qu'il faiſoit autrefois des Vers, des Chanſons ?

LE MARQUIS.

Oui... ce que je ne ſçais que d'aujourd'hui ; tenez.

Madame GUILLAUME.

Et ce que Perrin diſoit qu'il vous cacheroit bien ; mais avec tant de monde ! y a toujours des jaſeux qui ne pouvont ſe taire, & le Bailli ! lui avoit tant recommandé de ne pas s'en vanter !

LE MARQUIS, *qui á ouvert le papier de la Fleur.*

Le Bailli ?.. il eſt de fort bon conſeil.

Madame GUILLAUME.

Y a pourtant tantôt un an, que Perrin ne s'étoit occupé de ça.

LE MARQUIS.

Je ſçais le contraire.

Madame GUILLAUME.

Et il n'en fera plus.

LE MARQUIS.

Ce que je verrai, quand je l'aurai éprouvé un an ou deux.

Madame GUILLAUME, *vivement & d'un air interdit.*

Un an ou deux ?

GEORGETTE.

Et j'attendrois ce temps-là pour me marier, ma mere ?

Madame GUILLAUME.

Elle a raiſon.

LE

LE MARQUIS.

Point du tout, vous avez tant d'amitié pour Perrin! cela ne changera rien à vos disposítions pour lui.

Madame GUILLAUME.

Mais, Monseigneur.... c'est que. ... vous êtes (*appuyant fort là-dessus.*) tarriblement prévenu contre lui.... (*à Georgette, d'un ton caressant.*) ça n'te paroît-y pas, ma fille?

GEORGETTE.

Oui, ma mere.

Madame GUILLAUME.

Et puis... dis-moi vrai, n'as-tu pas toujours queuque penchant pour Henri?

GEORGETTE.

Puis-je dire oui, de c'te fois?

Madame GUILLAUME.

Comment? est-ce que j'ten empêche? Est-ce que j'veux t'gêner?... vous voyez bien, tenez, ça la rendoit malheureuse; elle n'en disoit rian à sa mere..: que t'es simple. (*très-vivement.*) Monseigneur, je vais retirer ma parole de Madame Perrin... je voyons d'ailleurs que ça vous embarrasse. (*voulant emmener sa fille.*)

LE MARQUIS.

Moi? point du tout.

Madame GUILLAUME.

Oh! que si fait; & puis Henri plaît à ma fille. On n'a qu'un enfant, on l'aime, ça s'doit. (*En l'embrassant.*) Oui, tu s'ras heureuse, continuais-nous toujours vos bontés, Monseigneur. (*faisant, ainsi que Georgette, des révérences au Marquis.*)

LE MARQUIS, *en leur souriant.*

(*à Madame Guillaume.*)

Fort bien, fort bien.

SCENE VII.

LE MARQUIS.

QU'allois-je faire ? Oui vraiment, il fait des vers ; ce couplet en eſt la preuve.

(*Il lit.*) *Perrin, à ſa chere Babet.*

Sur l'Air : *Philis demande ſon portrait.*

L'art, chez Babet, n'a point encor
Des Dieux voilé l'ouvrage.
Si ſa beauté vaut un tréſor,
Son cœur vaut davantage.
Quand unira-t-on notre ſort ?
Ah ! comme le temps dure,
Quand on quitte un objet qui ſort
Des mains de la nature !

Ce pauvre la Fleur a voulu me faire connoître dans Perrin des talens que le Bailli le forçoit à me laiſſer ignorer. Mais pourquoi ce myſtere ? Je vais l'éclaircir ; voici le Bailli.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BAILLI.

LE MARQUIS.

EH bien, Bailli, d'où venez-vous ? de faire répéter vos Payſans ?

LE BAILLI.

Et plus tranquillement, depuis que vous avez prononcé entre Perrin & moi.

LE MARQUIS.

C'étoit bien le moins, après toutes les peines

que je vous donne. Mais je ne reviens point de votre félicité.

LE BAILLI.

Ah ! l'attachement, le desir de vous être agréable !...

LE MARQUIS.

Vous rendent tout possible.

LE BAILLI.

Cela est vrai.

LE MARQUIS.

Aussi, je vous propose un petit changement dans la scene.

LE BAILLI, *cachant son embarras.*

Oh ! Monseigneur..... je ne ferai pas mieux : non, non.

LE MARQUIS.

Ah ! vous ne me refuserez pas ; il y va de même de votre intérêt, & d'ailleurs c'est peu de chose. Premièrement, au lieu de ce vers que je chante.

(le Bailli a l'air plus interdit.)

Jeunes amans, soyez heureux.

LE BAILLI.

Il y a tendres, Monseigneur.

LE MARQUIS.

Tendres, jeunes... l'un ne vous va pas mieux que l'autre : j'en voudrois un de même mesure, mais qui renfermât les noms des Acteurs.

LE BAILLI, *après un moment de réflexion.*

J'entends, & j'y vais rêver.

LE MARQUIS.

Je ne vous laisse point sortir... comment un seul vers...

LE BAILLI.

Oui.... j'entends. (*à part.*) O Ciel ! cela paroît aisé..... (*avec plus d'embarras, & avec un rire forcé.*) mais..... suppléer le nom des Acteurs !.... oui.... j'entends... (*à part.*)

Tendres amans, soyez heureux...

Ah ! le voici. (*comme s'il déclamoit des vers.*)

» Bailli, & vous aimable Babet, soyez heureux.

LE MARQUIS.

(*répétant.*)

» Bailli, vous ?...

Vous n'y songez pas... & je vous dis de même mesure.... d'ailleurs, & ce sont vos noms d'Acteurs qu'il faut employer.

LE BAILLI.

Oh !... m'y voilà...

» Tendres amans, soyez heureux...

N'est-ce pas ?... (*à part.*) O Ciel !... Ah !... oui, oui.

» Chloé & Hylas, soyez heureux...

LE MARQUIS, *sur le même ton.*

» Chloé & Hylas, soyez heureux.

Oh ! je vois que votre muse....

LE BAILLI, *cherchant à se retirer.*

A besoin de repos.

LE MARQUIS.

Je m'apperçois en effet que vous n'avez pas laissé que de la fatiguer ; mais l'heure de notre répétition approche ; allez chercher les Acteurs.

LE BAILLI.

J'y cours, Monseigneur.

SCENE IX.

LE MARQUIS.

IL n'y a plus à en douter, Perrin est l'Auteur, & il est amoureux de Babet ! Je ne m'étonne donc plus si le Bailli m'a tant pressé de le marier à Georgette ; mais comment cede-t-on ses talens à son rival ? C'est ce que je ne conçois pas. Le but de Perrin seroit-il de le démasquer ? Cela ne seroit pas honnête. Ah, ah....

au moment de perdre sa maîtresse ?... Le voici avec notre Nourrice ; voyons comme il accordera les intérêts de son amour & de son honnêteté.

SCENE X.

LE MARQUIS, PERRIN, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

AH, Monseigneur ! Perrin a eu le malheur de vous déplaire ; ma belle-sœur m'a tout appris : il est désolé, je le suis moi-même.

LE MARQUIS.

Mais voilà ce que je ne veux point.

(*La Nourrice se jette à ses genoux.*)

LE MARQUIS, *la relevant.*

Eh ! levez-vous donc, Nourrice... & sur-tout calmez-vous.

PERRIN.

Pardon, mille fois pardon, Monseigneur... d'avoir annoncé un esprit frivole en me livrant...

LA NOURRICE.

A faire quelques vers, quelques chansons... mais il y a si long-temps, Monseigneur !

LE MARQUIS, *regardant Perrin.*

Long-temps ! tenez, j'ai peine à le croire.

PERRIN, *vivement.*

Ah ! croyez, Monseigneur, que j'y renonce absolument pour la vie !

LE MARQUIS.

Les sacrifices vous coûtent peu, je le sçais.

PERRIN, *avec la douleur la plus vive.*

Peu ? la perte d'un état que Monseigneur m'assuroit...

LE MARQUIS, *vivement.*

Ce n'eſt pas ce que j'ai dit, prenez-y garde.

PERRIN, *vivement & avec douleur.*

Non ; mais vous éloignez le terme de vos bontés pour moi, & dans un moment où elles alloient décider du bonheur de ma vie.

LE MARQUIS.

Dans un moment où elles aſſuroient votre mariage avec Georgette : exigiez-vous que je fiſſe ſon malheur ? elle aime Henri.

PERRIN, *avec tranſport de joie.*

Ah ! grands Dieux... j'en ſuis bien éloigné : cela eſt juſte ; Monſeigneur l'eſt toujours... &... il n'a ſûrement pas l'intention de l'être moins vis-à-vis de Mademoiſelle Babet. Mais récompenſeriez-vous dans le Bailli, ce que vous puniſſez en moi ?

LE MARQUIS.

(*à part.*) (*à Perrin.*)

Ah ! nous y voici. Ce n'eſt point vous punir, que de m'oppoſer à des nœuds mal aſſortis.

PERRIN, *très-vivement.*

Non, non, non.

LA NOURRICE, *très-vivement.*

Non ſûrement.

LE MARQUIS, *appuyant là-deſſus.*

Et c'eſt vous prouver d'une maniere bien claire, mon cher Perrin, le cas que je fais des talens.

PERRIN, *vîte.*

Ce que j'aurois dû preſſentir ; mais... talens !.... talens !... quelques vers, quelques chanſons... qui ne ſont... que la penſée de tous nos habitans ! vous appellez cela des talens ?

LE MARQUIS.

Ah ! ſi vous y attachez ſi peu de mérite, ne me prévenez pas du moins contre !

PERRIN.

Ah ! que vous me jugez mal, Monſeigneur ! (*à part.*) Que n'ai-je été plutôt déſabuſé ! (*très-vivement.*) Oh

Ciel ! animé par la certitude de vous plaire, vous auriez vu que mes talens... (puiſque vous les appellez ainſi) quelques foibles qu'ils ſoient, n'auroient pas craint ceux du Bailli.

LE MARQUIS.

Oh ! vous n'avez pas ſon adreſſe, je le vois ; & je vous aurois défié d'amener mieux un dénouement favorable à ſes vues.

PERRIN.

J'en ſçais un du moins qui ne rendroit pas ſa pupille malheureuſe.

LE MARQUIS, *avec ſurpriſe.*

Ah ! ah ! je connois l'un ; je ne ſerai pas fâché de juger de l'autre.

PERRIN, *avec plus de joie.*

Eh bien, Monſeigneur, oublions les vers du Bailli ; les miens...

LE MARQUIS, *l'interrompant & le regardant fixement.*

Les vôtres ? vous ne me les avez pas fait voir.

PERRIN, *vivement.*

Cela eſt inutile ; ne nous jugez l'un & l'autre que comme Acteurs.

LE MARQUIS.

Le Bailli eſt fort amoureux ; jugez-en par la maniere dont il peint Babet. (*Il lui remet le couplet que lui a donné la Fleur.*)

PERRIN, *très-animé.*

Monſeigneur ? ah !... je ne lui diſpute point les couplets de notre fête ; mais celui-ci... mon cœur ſeul me l'a dicté.

LE MARQUIS, *lui ſouriant avec bonté.*

Comme les autres ; & ſi je n'ai pu obtenir de votre honnêteté d'en convenir, le Bailli vient de ſe déceler lui-même vis-à-vis de moi. L'Auteur eſt donc jugé : l'Acteur ne tardera pas à l'être. J'entends du bruit ; c'eſt ſûrement le Bailli qui amene nos habitans pour notre répétition.

PERRIN.

Permettez, Monſeigneur, que j'entre dans ce cabinet.

LE MARQUIS.

Fort bien : vous ſerez à portée d'entendre de là le moment où l'intérêt de votre amour exigera que vous paroiſſiez : entrez vîte ; (*il le fait entrer vîte dans le cabinet.*) & vous, bonne Nourrice, allez raſſeoir vos ſens auprés de votre nourriſſon. (*Elle ſort.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE BAILLI *en Berger*, BABET *en Bergere, ſous le nom de Chloé.*

LE MARQUIS.

AH Babet ! fort bien ; mais il étoit inutile de vous habiller : je n'ai pas mon habit de Berger, moi.

LE BAILLI.

J'ai pris le mien pour mieux prêter à l'illuſion.

BABET, *à part, avec inquiétude.*

Je ne vois pas Perrin.

LE BAILLI.

Oh ça, Monſeigneur, j'ai dit aux Payſans de reſter dans l'anti-chambre : il eſt inutile que cette ſcene ait d'autres témoins ?

LE MARQUIS.

Que les Acteurs intéreſſés... Allons, à votre rôle. Mais, Babet, vous ne devez pas être en ſcene ? Approchez-vous de ce cabinet. (*Babet s'approche avec inquiétude du cabinet, Perrin en ſort, la raſſure, & tous deux font éclater leur joie.*) (*au Bailli.*) & vous qui commencez, point de diſtraction, Berger amoureux !

LE BAILLI,

LE BAILLI, *au Marquis.*

AIR: *Le connois-tu, ma chere Eléonore?*

Vous qui si bien sçavez aimer & plai...re,
Servez de juge à deux cœurs trop discrets!
Sur leurs secrets que l'amour vous éclai...re!
Notre bonheur dépend de vos arrêts.

LE MARQUIS.

AIR: *La beauté, la rareté, la curiosité.*

Quand on connoît Chloé, l'on connoît ce qu'inspire
La beauté.

LE BAILLI.

Pour la premiere fois mon tendre cœur soupire.

LE MARQUIS, *en souriant.*

La rareté.

(*montrant le Bailli.*)

L'amour, dans son début, sur lui toujours attire
La curiosité.

(*Le Marquis tousse avec affectation, & Perrin rentre dans le cabinet.*)

LE MARQUIS, *montrant Chloé.*

II *Couplet.*

Naïveté, douceur, accompagnent en elle
La beauté.

(*Chloé fait la révérence d'un air timide.*)

LE BAILLI.

(*Perrin sort du cabinet.*)

Vrai trésor, dont l'amour me garde sous son aîle
La rareté.

LE MARQUIS.

(*Perrin qui cause avec Babet, ferme la porte du cabinet.*)

Souvent, c'est un gardien qui prend pour sentinelle
La curiosité.

LE BAILLI.

AIR: *Remuez donc, ma charmante maîtresse.*

Je ne crains rien que de l'indifférence.

(*Perrin baise la main de Babet.*)

LE MARQUIS.

Oh ! dans un cœur plein de timidité,
Ce voile adroit, au gré de l'eſpérance,
Cache l'amour, & trompe la fierté.

LE BAILLI, *lui applaudiſſant.*

» Bien, mais tout au mieux, Monſeigneur,
» Je vous le dis du fond du cœur.

LE MARQUIS.

(Perrin rentre dans le cabinet.)

» Pour me prouver qu'il eſt Auteur,
» Comme il careſſe ſon Acteur !

(à Babet.)

Chloé, plus d'aſſurance !
Que notre cœur uniſſe dans ce jour,
La fête de l'hymen, à celle de l'amour !

LE BAILLI, *d'un ton emphatique.*

AIR : *O ricanden, ô ricandon.*

Eſt-il Berger plus amoureux ?

BABET, *contrefaiſant ſon ton & ſes geſtes.*

Qu'il eſt bien fait pour être heureux !

LE BAILLI.

» Quel ton ! quel geſte !

LE MARQUIS, *contrefaiſant de même le ton du Bailli.*

On vous répond
» Sur votre ton ;
Ce ſont vos geſtes qu'elle fait.

PERRIN, *s'avançant en tremblant.*

» Mais, ſi Monſeigneur me permet ?

LE BAILLI.

» Non.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Pardonnez-moi, s'il vous plaît.

PERRIN, *avec la plus grande joie.*

Quel préſage !

LE BAILLI, *au Marquis.*

» Mais cet *à parte* n'eſt charmant
» Que dans la bouche d'un amant.
Or, je l'épouſe au dénoûment.

LE MARQUIS.

Oubliez-vous, tendre Berger,
Qu'on m'a choisi pour vous juger ?
Paix.

BABET.

Vous redoublez l'ardeur
De notre hommage.

PERRIN, *à Babet.*

En chantant le bonheur,
Songe à mon cœur.

AIR : *Une jeune Batelière.*

Fleur brillante, à peine éclose,
De l'hymen comble les vœux :
Gai d'en avoir une, il en a deux,
Le lys a suivi la rose.
Com' c'est doux ! com' c'est beau ! com' ça vient !
Com' ça flatte l'cœur ! & com' ça tient !

II *Couplet.*

Le bon maître aux cœurs fideles !
L'amour pour plaire à chacun,
De tous nos bouquets n'en a fait qu'un ;
Et les fleurs s'y dis'entr'elles,
Pressons-nous ! poussons-nous ! tout y tient :
Ça r'semble à nos vœux ; oui, tout ça s'tient.

PERRIN. AIR.

De l'amour, jeune Jardiniere,
Obéis au Dieu que tu sers :
Du bonheur d'aimer & de plaire,
Il fait nos plaisirs les plus chers.
Dans ses jardins tu vois la rose,
C'est l'image de la beauté ;
Mais l'épine auprès d'elle éclose,
Blesse & nuit comme la fierté.
De l'amour, &c.

LE BAILLI, *un peu déconcerté, tire son rôle de sa poche, & cherchant à dérober au Marquis le dépit qu'il sent du changement que Perrin a fait dans ses vers, dit après les quatre premiers vers à l'oreille du Seigneur :*

Changement plus expressif.

CHLOÉ.

AIR.

Quand nous n'avons dans notre ivreſſe,
Qu'un jour pour vous offrir nos vœux,
On fuit juſqu'à l'amant qui preſſe
D'en diſtraire un inſtant vos yeux.

(regardant tendrement Perrin.)

Mais c'eſt votre ordre; & bien, je l'aime.

(avec Babet.)

Oui. Pour vous voir ſerrer ſes nœuds,
L'amour ſe démaſque lui-même.

LE MARQUIS, *à Perrin & Babet.*

Jeunes amans, ſoyez heureux.

LE BAILLI, *à l'oreille du Marquis.*

Tendres? Monſeigneur veut dire tendres amans?

PERRIN & BABET. L'amour ſe démaſque lui-même.

LE MARQUIS. Pour vous l'amour parle lui-même.

FINALE.

LE BAILLI, *au Marquis.*

C'eſt ainſi que finit ma ſcene.
Mais, à vous parler franchement,
Ce déplacement
Me fait peine.
Il fait perdre à mon dénoûment,
Le peu qu'il avoit d'agrément.

BABET & PERRIN. N'admettez point ce changement.

LE MARQUIS. Je n'admets point de changement.

LE BAILLI, *au Marquis.*

Contre une froideur apparente,
Comptez mes titres ſeulement.
En moi la jeune indifférente
Doit rendre heureux plus aiſément,
Auteur, Acteur, tuteur, amant.

BABET & PERRIN, *au Marquis.*

Vous voyez les droits d'un amant.

LE BAILLI.

Ainſi, demain... il me rendra mon rôle.

BABET.

Il gardera ſon rôle.

LE MARQUIS.

Il gardera ſon rôle.

LE BAILLI.

Vous m'embarraſſez tout-à-fait.

BABET & PERRIN; *l'un à l'autre.*

Ah! que mon cœur eſt ſatisfait!

L'Auteur doit être ſatisfait.

Et notre hymen?

LE MARQUIS.

Comptez ſur ma parole.

LE BAILLI, *avec plus d'inſtance.*

D'un jour avancez-en l'effet!

PERRIN & BABET, *avec la plus vive inquiétude.*

Oh Ciel! quel en ſera l'effet!

LE BAILLI, *d'un air ſatisfait.*

Il va me tenir ſa promeſſe. (*au Marquis.*)

L'amour en tremblant vous en preſſe: (*montrant Babet.*)

Diſpoſez enfin de ſon cœur.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Il faut vous tenir ma promeſſe. (*à Babet.*)

Dès cet inſtant l'amour me preſſe

De diſpoſer de votre cœur.

BABET & PERRIN, *tremblent.*

Il va lui tenir ſa promeſſe. (*au Marquis.*)

L'amour en tremblant vous en preſſe.

Vous avez lu dans notre cœur.

LE MARQUIS.

La raiſon, comme la tendreſſe,
Babet, vous unit à l'Auteur.

PERRIN, BABET & LE BAILLI.

C'eſt à l'Auteur, ah! quel bonheur!

LE MARQUIS, *à Perrin & au Bailli, qui tous deux baiſent ſa main.*

Quoi! deux pour un!

LE BAILLI, PERRIN & BABET.

Ah! Monſeigneur!

LE BAILLI & PERRIN, *l'un à l'autre.*

Sortez de l'erreur où vous êtes!

LE BAILLI, *à Perrin, à part.*

En vous trouverois-je un trompeur?

PERRIN.

Non. Mais sortez de votre erreur.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Accusez les vers que vous faites,
Qui l'ont servi mieux que son cœur.

LE BAILLI, *avec autant d'embarras que de dépit.*

Ah, Monseigneur!
Ah! rien n'égale ma fureur.

PERRIN & BABET, *avec la plus vive joie.*

Ah, Monseigneur!
(*l'un a l'autre.*)
Ah! rien n'égale mon bonheur.

PERRIN, *voyant la confusion du Bailli, au Marquis.*

Mais c'est l'effet d'un zele extrême,
De se défier de soi-même.

LE BAILLI, *un peu remis de son trouble; au Marquis.*

Il connoît mon cœur. { Comme moi. / (*le Marquis en riant.*) / Je le voi.

LE BAILLI, *montrant Babet.*

Je la perds donc?

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Vous avez fait la loi:
Et si vous l'aimiez comme il aime,
(*d'un ton plus sérieux.*)
Auriez-vous dissipé son bien?

LE BAILLI, *vivement & d'un ton doucereux.*

N'en parlons plus.

LE MARQUIS, *en riant, aux jeunes amans.*

Non, vous n'y perdrez rien.

LE MARQUIS, PERRIN, BABET, LA FLEUR, *qui a observé la fin de cette scene, ainsi que la Nourrice, qui jouit de la joie de Perrin.*

Ah! que mon ame est satisfaite!

(*Perrin & Babet tombent aux genoux du Seigneur.*)

SCENE XI & derniere.

Les Acteurs précédens, HENRI, GEORGETTE, LES HABITANS, LE GARDE-CHASSE *à leur tête*, MATHURINE & COLETTE, *avec les* JEUNES FILLES DU VILLAGE.

GEORGETTE, *se jettant avec Henri aux genoux du Seigneur.*

ON nous marie !

HENRI.

Oui, j'vous devons Georgette.

TOUS LES HABITANS.

On reconnoît ben Monſeigneur,
Toujours entouré du bonheur !

LE MARQUIS.

Allons, enfans, que l'on répete !
(*avec les amans & les Habitans du Village.*)
Ah ! quel bonheur ! mener à le goûter,
C'eſt inviter
A le chanter.

LE MARQUIS.

Allons à notre divertiſſement ! Notre décoration ?

(*Le fond du Théatre s'ouvre, & repréſente une illumination de jardin ; les Habitans, aux premiers ordres du Seigneur, ſervent eux-mêmes cette décoration ; les uns placent des caiſſes d'orangers, d'autres des corbeilles de fruits, & chacun paroît occupé.*

HENRI.

Un moment !... Monſeigneur ? Et notre bonne Maîtreſſe, où c'qu'elle ſera ?

LE MARIQUIS, *désignant une petite estrade, ornée galamment, sur la gauche du Théatre.*

Imaginez qu'elle est là.

(Des jeunes Villageoises galamment vêtues, apportent des corbeilles de fruits.)

BABET & MATHURINE.

Sur l'AIR: *Où est-il ce petit nouveau né?*

I.

Ces fruits, qui vous sont offerts,
Vous prouvent, sans feintise,
Qu'à flatter nos goûts divers,
La nature s'épuise;
Ce n'est que sur leur variété,
Que son espoir se fonde.

BABET & MATHURINE.

Mais votre nouveau fruit a flatté
Le goût de tout le monde.

II.

PERRIN & BABET.

Qu'un si doux fruit de l'amour,
Des Maîtres qu'on adore,
Sous leurs aîles, chaque jour,
Croisse & mûrisse encore!

HENRI & GEORGETTE.

Bonguieu! Bonguieu! que de vœux remplis,
Si je faisons connoître
Combien l'arbre nous attache au prix
Du fruit qu'on en voit naître?

(La Fleur fait remettre les corbelles en place. Danse des garçons & filles du Village.)

GEORGETTE.

AIR.

Si j'ai pour l'objet de la fête,
Dans un pagnier mis tous mes œufs,
C'est ben eune preuve parfaite,

Qu'elle

Qu'elle raſſemble tous nos vœux.
Quand la nature unit en elle
Tout ç'qui fait chérir & briller,
Qu'elle, ç'qu'elle fit, ce que j'appelle
Mett' tous ſes œufs dans un pagnier.

VAUDEVILLE.

LE BAILLI.

LAiſſons, laiſſons à la gaîté
L'air naïf qui la rend ſi pure!
C'eſt mal ſervir la vérité,
Que de la charger de parure.

PERRIN.

Pour annoncer la même ardeur,

LE BAILLI & PERRIN.

Quand tous nos cœurs n'ont qu'un langage;

PERRIN.

L'honneur bien foible d'être Auteur,

Tous deux.

Eſt un droit que chacun partage.
Je l'ai penſé, c'eſt un couplet
Qu'avant l'eſprit, le cœur a fait.

II.

LE MARQUIS.

Le plaiſir m'attache à vos jeux,
Pour la tendre moitié que j'aime;
Je la crois ſenſible à vos vœux,
Puiſqu'elle eſt un autre moi-même:
Il m'eſt doux de voir dans vos yeux
Que notre bonheur fait le vôtre.

LA FLEUR & LES HABITANS.

Que votre bonheur fait le nôtre.

LE MARQUIS.

Sur l'ardeur de vous rendre heureux,
D'elle à moi, qui voit l'un, voit l'autre.

LES HABITANS.

D'elle à vous, qui voit l'un, voit l'autre.
Je l'ai pensé, &c.

III.

HENRI.

A des Maîtres qui prouvont *bien*
Qu'ils aimont, tout comme on les aime,
Drès qu'il arrive un nouveau *bien*,
C'eſt comm' ſi c'étoit à ſoi-même :
Je ne leur offrons ici qu'un rien ;

avec Georgette.

Mais à nos vœux comment ſuffire !

ſeul.

Et tous les jours faire du *bien*,

avec Georgette.

Dam'! c'eſt en laiſſer trop à dire.
Je l'ai penſé, &c.

LE GARDE-CHASSE, *avec les Payſans & Payſannes.*

Chantons en chœur, en grand chœur,
De bon cœur,
Un chœur,
Pour un cœur
A qui nons cherchons à plaire !
Chantons en chœur, en grand chœur,
De bon cœur,
Un chœur,
Pour un cœur
Comme on n'en voit guere.

LE GARDE-CHASSE.

Jamais je ne
Fis vers ; & je
Voudrois ben me
Tirer d'affaire.

(*montrant ſon cœur.*)

Queut' chos' dit que
C'eſt aiſé de

Peindre tout le
Bonheur d'un pere ;
(*aux Habitans.*)
Eſſayez-le !
Car avec ce
Deſir ſincere,
J'nons trouvé que
(*avec les Habitans.*)
Chantons en chœur, &c.

LE MARQUIS.

Laiſſons-les répéter leurs danſes. Amuſez-vous, mes enfans.

Le tout finit par des danſes des Villageois.

FIN.

Lu & approuvé pour la repréſentation & l'impreſſion. A Paris le 19 Février 1782.

SUARD.

Vu l'approbation, permis de repréſenter & d'imprimer. A Paris ce 19 Février 1782.

LE NOIR.

PQ 1988 H8P55

Hus, Mme.
Plutus, rival de l'amour

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 28 08 14 007 0